

PALLI

BIBLIOTECA NAZIONALE



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.^a SALA

SCAFFALE 16

PLUTEO V

N.^o CATENA 10



~~44.~~

3 p1

Up.





POESIES

DE

MONSIEUR

DE

HALLER.

TRADUITES DE L'ALLEMAND.



A ZURIC,

Chez HEIDEGGER & Compagnie,

M. DCC. LII.

66122



P R É F A C E D U L I B R A I R E.

ON n'a point vu jusqu'ici en France une traduction suivie de Poësies Allemandes ; celles de M. de HALLER méritoient de paroître les premières sur ce théâtre nouveau.

Il en composa la meilleure partie à l'âge de vingt ans , où l'imagination est dans sa force ; mais cela même lui a inspiré depuis sur le prix de ses Ouvrages une défiance infiniment louable, quelque injuste qu'elle puisse être. La Poësie , qui lui avoit servi d'amusement pendant les études de sa jeunesse, ne lui parut plus qu'un talent frivole, dès qu'il eût voué son tems au service de la Société ; & depuis il n'a voulu faire que des Ouvrages d'occasion.

On pourroit lui reprocher cette ingratitude envers la divine Poësie , s'il ne s'étoit fait dans la carrière sublime des Sciences qu'il a cultivé , une réputation beaucoup plus étendue & infiniment plus solide à ses propres yeux. Mais aussi la gloire d'avoir conduit dans ses vers l'homme à la con-

PREFACE.

noissance de l'homme , ne diminuera point celle d'avoir sacrifié les noms brillans de Poëte & de Philosophe au titre de Citoyen.

L'Esprit philosophique de quelques unes de ces Pièces , la force , l'exactitude des expressions , & la richesse des pensées en ont rendu la traduction souvent difficile ; la timide modestie de l'Auteur en a suspendu quelque tems l'impression ; il paroissoit soupçonner les suffrages de ses amis qui la demandoient & craindre le jugement d'une Nation extrêmement difficile dans son goût ; mais la prévention naturelle des François contre les talens de leurs voisins , ne les a pas toujours empêché de leur rendre justice.

Il y a entre quelques Ouvrages de M. de HALLER , & de M. POPE , un rapport qu'il n'est pas nécessaire de faire remarquer ; qu'il est glorieux à ces deux génies de se ressembler ! mais qu'il l'est sur tout pour M. de HALLER d'avoir si souvent prévenu les idées de l'Horace Anglois !

LES



LES ALPES.

I.

CHERCHEZ Mortels à
changer votre sort ; pro-
fitez des inventions de
l'Art & des bienfaits de
la Nature ; animez par de superbes
jets-d'eau vos parterres ; taillez des
rochers suivant les loix de Corin-
the ; couvrez vos marbres de ri-
ches tapis ; mangez dans l'or des
nids de *Tonquin* (a), bûvez des
perles dans des coupes d'émeraue-

A

(a) *Tonquin* est un Royaume des Indes
au de-là du Gange : dans quatre de ses Isles ,
qui sont vers la côte de la Cochinchine , l'on
trouve des nids d'oiseaux , dont on fait d'ex-
cellens ragoûts. *Martin Hist. de Tonquin.*

de , appelez le sommeil par les accords les plus doux , reveillez-vous au bruit des trompettes , applanissez des montagnes , changez en parcs des domaines entiers ; que le Destin remplisse tous vos désirs , vous serez pauvres dans l'abondance même , & la misère vous suivra au milieu des richesses.

2. L'Ame fait elle-même son bonheur , ce qui est hors d'elle n'est que l'occasion du plaisir & de la peine ; une humeur égale adoucit les chagrins les plus amers , pendant qu'un esprit inquiet empoisonne tous les plaisirs. Le Monarque ne possède aucun bien qui manque au Berger , il se dégoûte du Sceptre , comme celui-ci de la Houlette. Malheur à lui , si l'avarice ou l'ambition le dévorent , les Gardes qui l'environnent , n'écartent pas les noirs chagrins. Mais celui dont l'ame est dans une assiette tranquille , ne demande pas des plumes de prix pour se procurer un sommeil délicieux.

3. Heureux siècle d'or , présent de la bonté suprême ! pourquoi le Ciel a-t-il borné ta durée ? Nous ne regrettons pas le Printems éternel de la jeunesse du monde , où jamais un froid Aquilon ne moissonna les fleurs ; où le bled couvroit les champs fertiles sans exiger de culture ; où les fleuves couloient de miel & de lait ; où le téméraire lion n'alarmoit pas les foibles troupeaux , & où un agneau égaré dormoit tranquillement au milieu des loups. Nous le regrettons , parce que l'homme ne cherchoit pas encore son bonheur dans le superflu , parce qu'il trouvoit des richesses dans la simple Nature , & que l'or n'allumoit pas encore des désirs insatiables.

4. Disciples de la Nature ! vous connoissez encore cet âge d'or ! non pas à la vérité ce siècle pompeux imaginé par les Poètes : peut-on désirer l'éclat extérieur des brillantes vanités , quand la vertu

À ij

fait trouver le plaisir dans le travail & le bonheur dans la pauvreté ? Le Ciel , il est vrai , ne vous a pas fait naître dans les Vallées délicieuses de la Theffalie : les nuages , qui vous couvrent , sont chargés de neige & de foudres ; un long Hyver abrège vos Printems tardifs , & vos froids vallons sont entourés d'une glace éternelle. Mais la pureté de vos mœurs adoucit ces incommodités , la rigueur même des Elemens augmente votre bonheur.

5. Peuple heureux & content ! à qui le Destin favorable a refusé l'abondance , cette riche source de tous les vices ! Celui qui est satisfait de son état , trouve son bonheur dans l'indigence même , pendant que la pompe & le luxe sapent les fondemens des Etats. Dans le tems où Rome comptoit ses victoires par ses combats , le lait faisoit la nourriture des Héros , & les Dieux habitoient des temples de bois. Mais lorsque ses

richesses devinrent immenses ; l'ennemi le plus foible confondit bientôt son lâche orgueil. Garde-toi d'aspirer à quelque chose de plus grand , ta prospérité durera aussi long-tems que la simplicité de tes mœurs.

6. La Nature , il est vrai , couvre de pierres ton pays raboteux , mais ta charuë s'ouvre un passage , & tes grains mûrissent. Elle éleva les Alpes pour te séparer du monde , parce que les hommes procurent aux hommes les plus grands malheurs. L'eau pure est ta boisson , & le lait fait ta nourriture, mais l'appétit prête du goût aux glands mêmes. Les mines profondes de tes montagnes ne te donnent qu'un fer grossier , mais le Perou t'envie ta pauvreté. Toutes les peines sont légères où règne la liberté , les rochers y portent des fleurs , & Borée y radoucit son souffle impétueux.

7. Heureux qui est privé de ces

A iij

avantages dangereux ! Les richesses n'ont aucun bien qui égale votre indigence. Chez vous l'union habite dans des ames pacifiques , parce que la vanité séduisante n'y sème jamais des pommes de discorde. Ici le plaisir n'est accompagné d'aucune crainte inquiète , on aime la vie sans haïr la mort. La raison y règne guidée par la Nature , elle ne cherche que le nécessaire , & regarde le superflu comme une charge pésante : on observe ici sans étude & sans contrainte ce qu'EPICTETE pratiqua , & ce que SENEQUE ne fit qu'enseigner.

8. Ici l'on ne connoît point ces distinctions inventées par l'orgueil, qui assujettissent la vertu , & qui ennoblissent le vice ; l'oïveté chagrine n'y fait pas craindre la longueur des heures , le travail remplit le jour , & le repos occupe la nuit : un esprit sublime ne s'y laisse pas éblouir par l'ambition , les soins de l'avenir n'em-

poisonnent point les plaisirs du présent. La liberté dispense d'une main impartiale , & avec une mesure toujours égale , le contentement , le repos , & la peine. Aucun esprit mécontent n'accuse ici la fortune, on mange, on dort, on aime , & l'on rend grâces à son Destin.

9. Le sçavoir n'étaie point ici ses trésors dans les livres ; on ne mesure pas les chemins de Rome & d'Athènes , on ne foumet point la raison aux loix de l'Ecole , & personne ne prescrit au Soleil la route qu'il doit suivre. Mais qu'y perdez-vous ? Le Sage vit-il avec plus de contentement ? Il connoît la structure du monde , mais il meurt sans se connoître lui-même. Sans triompher de la volupté il s'en refuse les douceurs , & sa délicatesse le dégoûte de son sort , c'est dans le cœur des hommes , & non pas dans le cerveau que la Nature a gravé l'art de bien vivre.

10. La fortune inconstante ne distingue point chez vous les tems, les larmes n'y succèdent pas à une joie passagère : la vie s'écoule dans une paix inaltérable, le présent ressemble au passé, & l'avenir fera comme le présent. Aucune disgrâce ne marque ici les jours d'une distinction funeste, comme une fortune subite n'en met point au nombre des Fêtes. Les plaisirs & les peines de la vie se soutiennent dans une balance égale, & il n'y a point d'époques entre la naissance & la mort. A peine la gaieté arrache-t-elle quelques momens à ce peuple, uniforme dans ses devoirs.

11. Quand les tièdes Zéphirs commencent à faire sentir leurs haleines, & qu'un sang plus vif ranime la jeunesse, tout un village s'assemble sous l'ombre d'un grand chêne ; l'adresse & la beauté y vont mériter l'applaudissement & l'amour. Ici deux jeunes Combattans se faisaient, & lutent avec effort,

le sérieux se mêle au badinage. Là , poussée d'une main vigoureuse , une pierre pesante vole au travers de l'air au but marqué. Un Berger , guidé par une espérance plus relevée , s'avance vers la troupe attrayante des jeunes Bergères.

12. Ici le plomb part avec une vitesse pareille à la foudre , l'éclair brille , & dans le même instant l'air & le but sont percés. Là une boule roule en bondissant dans une ligne prescrite , & frappe au terme choisi. Ici une Troupe bigarée foule l'herbe naissante en s'entrelaçant les mains & en dansant au son de la musette ; l'art ne leur apprend pas à se tourner en cadence , mais la gaieté leur prête des aîles. Les vieillards se reposent dans une autre place , ils forment de longues lignes , & le plaisir de leurs enfans ranime leur cœur.

13. Car ici où la Nature seule donne des loix , aucune contrainte

ne borne l'agréable empire de l'amour ; on aime sans honte ce qui est aimable ; le mérite rend tout estimable , & l'amour rend tout égal. La beauté est adorée même dans la pauvreté ; l'on ne vend point les faveurs pour les richesses ; l'ambition ne sépare jamais ce que le mérite & la tendresse ont uni ; la politique ne forme pas des liens malheureux ; l'amour brûle sans gêne & ne craint point d'orage ; on aime pour soi-même & non pour des parens ambitieux.

14. Dès qu'un jeune Berger éprouve cette douce flamme , que les beaux yeux d'un objet aimé allument dans un cœur sensible , la crainte ne l'arrête point , un discours sincère déclare son tourment. La Bergère l'écoute , & si la flamme du Berger mérite d'être couronnée , elle avoue ses sentimens & répond à ses desirs. Les tendres mouvemens ne deshonoreroient point les belles , quand l'agrément les a produits , & que la

vertu les soutient. Refus d'une fausse pudeur, finges de la véritable chasteté, l'orgueil ne vous a créés que pour notre supplice.

15. Ici les désirs de deux Amans ne sont point gênés par une vaine pompe ; un amour réciproque achève le contrat, souvent le mariage n'est confirmé que par la fidélité de deux Amans ; de simples promesses tiennent lieu de sermens, & un baiser en est le sceau. Le tendre Rossignol les saluë d'une branche voisine, la volupté leur prépare un lit sur la mousse mollement enflée, un arbre leur sert de rideau, la solitude est leur témoin, & l'amour conduit l'épouse entre les bras de son Berger. Amans fortunés, dignes de l'envie des Princes ! la tendresse embaume le gazon, & le dégoût règne sur la soie.

16. Dans ces lieux charmans la foi conjugale n'est jamais violée, elle n'a pas besoin de gardes, la

pudeur & le bon sens veillent sur elle ; la curiosité ne porte point aux plaisirs défendus , celle qu'on aime est encore belle après la jouissance. Le chaste amour répand des roses sur les travaux ; le devoir a des charmes , quand on travaille pour ce qu'on aime. Si l'on n'apprend pas l'art d'aimer suivant des règles , le langage le plus rustique est doux , pourvû que ce soit le cœur qui parle. La complaisance & le badinage , aimables compagnes de l'union , animent les baisers , & règnent dans les cœurs.

17. Eloignée de la vanité des occupations pénibles & du tumulte des Villes , la tranquillité de l'ame habite dans ces lieux. La vie active de ces peuples augmente les forces de leurs corps robustes ; ils ne s'engraissent point d'une oisiveté paresseuse ; le travail les éveille , le même travail tranquillise leurs esprits ; le plaisir & la santé adoucissent leurs peines. Un sang pur coule dans leurs veines ;

aucun poison héréditaire , fruit des dérèglemens d'un père vicieux , ne s'y est glissé ; il n'est ni corrompu par le chagrin , ni enflammé par des vins étrangers , ni gâté par un venin lascif, ni aigri par des ragoûts artificieux.

18. Dès que le rude Aquilon a perdu l'empire des airs , dès qu'une sève animée pénètre les plantes , & que la terre s'orne d'une nouvelle parure , qu'un doux Zéphyre lui apporte sur des aîles échauffées dans des climats plus doux ; aussitôt le peuple fuit les vallons , dont la neige s'écoule en formant des ruisseaux d'une eau trouble : il s'empresse à retrouver sur les Alpes l'herbe printanière , qui pousse à peine à travers la glace. Le Bétail qui quitte l'étable , salué avec joie la montagne , ornée pour son usage par le Printems & par la Nature.

19. Aussi-tôt que les Alouettes annoncent la naissance du jour , &

que la lumière du monde nous jette ses premiers regards , le Berger s'arrache aux caresses de son Epouse , qui hait son départ , sans le retarder. Les lents troupeaux de ses Génisses marchent pèsamment devant lui , avec un mugissement joyeux , sur des sentiers couverts de rosée : ils se promènent sans se hâter dans les prairies , où fleurissent le treffle & le sainfoin , en fauchant l'herbe tendre avec des langues tranchantes. Le Berger assis auprès d'une chute d'eau appelle du Cor les échos des environs.

20. Lorsque les raïons obliques allongent les ombres , & que le Soleil fatigué se baisse pour rappeler un repos rafraîchissant , le troupeau rassasié regagne avec un meuglement confus ses gîtes ordinaires. La Bergere salue son Mari , qui la revoit avec plaisir , la troupe empressée des Enfans badine & se réjouit autour de lui , & dès que l'écume du lait est ti-

rée, le couple fatigué va goûter un repas rustique ; l'appétit donne du goût à ce que la simplicité a préparée , le sommeil & l'amour les mènent à leur couche paisible.

21. Quand la chaleur de l'Eté commence à brûler la campagne , & que l'espoir des Peuples meurt dans la couleur blonde des prés , le Berger industrieux vole dans les Vallons couverts de rosée , avant même que l'aurore ait doré le sommet des montagnes. Flore est chassée de son aimable Royaume , la parure de la terre tombe sous les coups obliques de la faux , une odeur agréable, composée de mille odeurs différentes , s'élève des rangs émaillés des herbes abattues. Les Bœufs amènent d'un pas pesant la provision de l'Hyver , & leur marche est accompagnée de chanson que dicte la joie.

22. Quand la triste Automne fait tomber les feuilles fanées , & que l'air plus frais s'enveloppe dans

des brouillards épais , le sein de la Terre se pare d'une décoration nouvelle. Pauvre en éclat & en fleurs , elle est riche en productions utiles. L'agréable coup d'œil du Printems cède à des biens plus solides. Les fruits brillent à la place des fleurs ; des pommes d'or , parsemées de raïes pourprées , font plier la branche étayée pour s'approcher de la bouche ; la Poire parfumée , & les Prunes aussi douces que le miel , invitent la main du maître , & l'attendent sur l'arbre.

23. L'Automne ne couronne pas ici les côteaux de ses vignes , on n'y presse point des grappes foulées un jus qui fermente. La Terre ne présente à la soif que des fontaines ; aucune liqueur artificielle ne vous précipite dans le tombeau ! Ne vous plaignez pas , peuples heureux , vous gagnez en paroissant perdre. Ce n'est pas d'un bien ni d'une boisson nécessaire , c'est d'un poison que vous êtes privés.

La

La bienfaisante nature a défendu le vin aux bêtes, l'Homme seul en boit, & devient brute. Le Destin qui s'intéresse pour vous, a caché à vos yeux le chemin qui vous conduiroit à la ruine.

24. Votre Automne ne manque pas de trésors, que l'industrie & la vigilance vous font trouver sur les montagnes les plus élevées. Dès l'aube du jour, quand les broüillards tombent, le chasseur fait retentir son Cor & appelle l'Echo, l'enfant des rochers. Là, un Dain timide, à qui la peur donne des ailes, franchit d'un saut le vaste intervalle de deux rochers. Un plomb rapide arrête la course d'un Chamois agile; un Chevreuil léger fuit, chancelle & va tomber. Les cris de la meute, l'éclat mortel du métal raisonnent dans les Vallons contournés, & fait retentir les bois.

25. Pour ne pas être surpris par l'Hyver, le peuple laborieux tire

B

du lait le pain des Alpes. Ici le lait s'épaissit sur la braise ardente, il se condense, & se change en huile figée. Une liqueur acide sépare l'eau de la graisse. Ici l'on cuit la seconde prise du lait pour les pauvres, & là le nouveau Fromage prend sa forme dans un cercle de bois. Tout le ménage y prête la main ; on auroit honte de ne pas s'occuper, il n'est point d'esclavage plus pénible que l'oisiveté.

26. Lorsque la Terre est enterrée sous le froid, que les vallons sont couverts de glace, & les montagnes de neige : que les champs épuisés se reposent pour une nouvelle récolte, & qu'une digue de crystal arrête le cours des eaux, le Berger se retire dans sa cabane chargée de neige : la fumée des pins résineux y noircit les poutres desséchées ; un doux repos le dédommage de la peine qu'il a souffert, les jours s'écoulent sans souci au milieu des jeux, & lorsque ses voisins s'assemblent au tour du foyer,

leurs entretiens méritent l'attention d'un Philosophe.

27. Un Berger apprend à la compagnie à prévoir le tems que les nuages nous préparent , il prédit la route des vents & des tempêtes , & il voit de loin l'orage qui s'approche. Il connoît l'influence de la Lune , & l'effet de ses couleurs , il distingue les menaces d'un brouillard , qui sort d'une montagne avec le jour. Il compte dès le Printems les gerbes d'une moisson éloignée , & pendant que tout le monde est occupé à faucher , il s'arrête pour éviter une pluie prochaine. Il est l'oracle du hameau , sa décision inspire de la confiance , & l'expérience lui tient lieu de mille livres.

28. Un jeune Berger accorde sa lire , & l'accompagne d'une chanson nouvelle , un doux transport l'anime , la nature & l'amour lui inspirent une flamme secrète qui brûle dans le cœur , & que l'art ne

fauroit imiter. L'étude n'a point de part à ses Eclogues, son génie convient à son état, & sa chanson dépeint son génie; les moutons sont l'objet de ses vers, & sa Muse parle comme sa Bergere. Le cœur lui dicte ce qu'il chante, sa Belle est son Apollon. C'est le sentiment qui fait la poésie, & non pas des sons mesurés.

29. Tantôt c'est un Vieillard qui prend la parole; des cheveux gris ajoutent un nouveau poids à ses discours: Nos Pères l'ont déjà vu; le fardeau d'un siècle n'a affoibli que son corps, il a donné des forces à son esprit. Exemple vivant de nos Ancêtres Héroïques, qui la foudre à la main, avoient Dieu dans le cœur; il peint les batailles; compte les drapeaux conquis, retrace les remparts des ennemis, & décrit les victoires qu'il a aidé à remporter. La jeunesse étonnée, l'écoute attentivement, elle marque dans ses gestes une noble impatience de surpasser sa gloire.

30. Un autre Vieillard également vénérable , est la loi vivante & la règle de son peuple ; il apprend à ses voisins comment le monde entier s'est soumis lâchement au joug , & comment le luxe des Princes consume les forces des peuples. Il retrace le courage audacieux de T E L L , qui osa briser ce joug pésant , sous lequel la moitié de l'Europe gémit encore. Il fait sentir la misère de nos voisins , qui gémissent dans la pauvreté & dans les chaînes. L'Italie n'a que des habitans indigens & malheureux : l'union , la fidélité & le courage , attachent les aîles de la fortune à l'état le plus foible,

31. Un cercle d'Auditeurs s'assemble au tour d'un vieillard vigoureux , qui sonde la nature , & qui en connoît toutes les beautés. Ses recherches ont épuisé les vertus merveilleuses des Plantes & leurs formes variées ; il jette des regards pénétrans dans les voûtes souterraines ; en vain la Terre

dérobe l'or à sa vuë. Il perce l'air, & voit ces vapeurs chargées de soufre, qui renferment dans leur sein humide un tonnerre qui gronde avec fureur. Il connoît sa Patrie, ses yeux y trouvent tous les jours de nouveaux trésors.

32. Car ici, où le sommet de G O T T H A R D perce les nuës, où le Soleil éclaire de plus près un monde élevé, la nature variée a renfermé dans un petit País tout ce que la Terre peut produire de curieux. La Lybie offre plus souvent de rares objets, & ses déserts voyent tous les jours quelque Monstre nouveau ; mais le Ciel plus favorable à notre Patrie, lui fournit ses dons sécourables, & ne lui refuse que le superflu & l'inutile. Ces glaces mêmes qui s'amoncelent entre les Montagnes, ces rochers escarpés sont faits pour notre usage, ils produisent les fleuves qui arrosent les plaines fertiles.

33. Quand les premiers raïons

du Soleil dorent les pointes des rochers, & qu'un de ses regards dissipe les brouillards, on découvre du sommet d'une montagne avec un plaisir toujours nouveau, le spectacle le plus superbe de la nature. Le théâtre d'un monde entier s'y présente dans un instant au travers des vapeurs transparentes d'un nuage léger. Le séjour immense de plusieurs Peuples se découvre à la fois. Une agréable confusion nous force à fermer les yeux, trop foibles pour parcourir un cercle sans bornes, qui s'étend sous nos pieds.

34. Un mélange agréable de montagnes, de lacs & de rochers, s'offre à la vue, les couleurs s'en affoiblissent peu à peu, mais on y distingue mille objets. L'éloignement est terminé par des hauteurs, où de sombres forêts étouffent les derniers raïons. Une montagne peu éloignée, présente des colines qui s'élèvent insensiblement, le mugissement des troupeaux en fait

retentir les vallons. Un Lac qui s'étend entre les montagnes, offre un miroir immense, une lumière tremblante brille sur ses flots unis. Là, des vallons tapissés de verdure s'ouvrent à la vuë, ils forment des replis qui se rétrécissent dans l'éloignement.

35. Une montagne chauve revêt ses précipices d'une glace éternelle, qui semblable au crystal, renvoye les raïons du Soleil ; la chaleur brûlante de la canicule, fait de vains efforts contre elle. Une autre montagne fertile se couvre de pâturages abondans ; sa pente insensible brille de l'éclat des bleds qui meurissent, & ses côteaux sont couverts de cent troupeaux. Des Climats si opposés ne sont séparés que par un vallon étroit qu'habite une ombre toujours fraîche.

36. Là une montagne escarpée est taillée en précipices aussi rapides que des murs ; un torrent passe avec fureur entre les rochers, il tombe

tombe par une ouverture, une chute suit l'autre, ses flots écumeux s'élancent avec une force impétueuse au-delà du roc. L'eau dispersée par la vitesse de sa chute profonde, forme une vapeur grise & mobile, qui est suspendue dans un air épaissi. Un Arc-en-ciel brille au travers de ces gouttes légères, & la vallée éloignée s'abreuve d'une rosée continuelle. L'Etranger voit avec surprise des rivières couler dans les airs, qui sortent des nuës, & forment elles-mêmes des nuages.

37. L'œil éclairé par l'art & par la science, ne sçauroit s'arrêter ici sans trouver une merveille qui l'arrête & qui l'étonne. Portez le flambeau de la Physique jusques dans le sein de la Terre, vous verrez l'argent végéter dans les mines, vous y découvrirez l'or qui enrichit nos rivières : Parcourez l'aimable Empire des Plantes bigarées, qu'un Zéphire amoureux couronne le matin des perles de la rosée, vous

C

trouverez par tout des beautés toujours différentes , & vous découvrirez tous les jours des trésors , sans les épuiser.

38. L'Astre du jour perce les broüillards légers , il essuie du front de la terre les larmes que les nues y ont répandues. Voyez les plantes qui brillent d'un éclat nouveau , qui nage sur les feuilles , & qui rafraîchit la nature. L'air se remplit d'une odeur agréable , c'est un tribut que les enfans de Flore payent aux doux Zéphyr. Les fleurs panachées semblent se disputer le rang ; un vif azur combat l'or d'une plante voisine ; une montagne entière paroît un tapis de verdure brodé d'arcs-en-ciel.

39. La noble *Gentiane* (a) élève sa tête altière au-dessus de la foule

(a) *Gentiana major lutea floribus rotatis verticillatis*. Cette plante est une des plus grandes que l'on trouve sur les Alpes. Voyez l'Ouvrage de Monsieur HALLER , intitulé : *Enumeratio stirpium Helveticarum* , p. 478.

rampante des plantes Plébéïennes
 Tout un Peuple de fleurs se range
 sous son étendart ; son frère (b)
 même couvert d'un tapis bleu s'hu-
 milie devant elle. L'or de ses fleurs
 est formé en raïons ; il embras-
 se la tige , ses feüilles rayées d'un
 verd foncé , brillent du feu d'un
 diamant humide. La nature y suit
 la plus juste des Loix ; elle unit la
 vertu avec la beauté , un beau
 corps renferme une ame encore
 plus belle.

40. Ici une Plante rampante éta-
 le ses feüilles cendrées , qui for-
 mées en pointes par la nature, sont
 rangées en croix : (*) sa fleur
 porte deux becs dorés , que soutient
 un oiseau d'Améthiste. Là une
 herbe luisante , dont les feüilles
 imitent des mains , voit son ima-
 ge verte réfléchie sur une onde

C ij

(b) *Gentiana pratensis foliis amplexicaulibus ;
 floris fauce barbata.* lb. 473.

(*) *Antirrhinum caule procumbente , foliis
 verticillatis , floribus congestis ,* lb. 624.

pure. La tendre neige de ses fleurs, ornée d'une pourpre affoiblie, est environnée des raïons blancs (c) d'une étoile solide. L'Émeraude & la Rose (d) fleurissent jusques dans les bruières qu'on foule aux pieds, & les rochers se couvrent d'un tapis de pourpre. (e)

41. Dans les lieux mêmes où le Soleil ne jette jamais ses doux regards, où une glace éternelle prive le vallon désolé de l'honneur de la verdure, le sein des rochers est orné d'une parure, que le tems ne flétrit jamais, & que l'Hyver ne peut lui enlever. Le limon humide forme des voûtes d'un (f)

(c) *Asfrantia foliis quinquelobatis lobis tripartitis*, ib. 459.

(d) *Ledum foliis glabris flore tubuloso*, p. 418. & *Ledum foliis ovatis ciliatis, flore tubuloso*, p. 418.

(e) *Silene acaulis*, ib. p. 375. Cette fleur couvre quelquefois des rochers d'une grande étendue.

(f) La riche mine de crystal sur la mon

crystal brillant , & des grottes naturelles ; un roc de diamant où se jouent mille couleurs , éclate à travers l'air ténébreux , & l'éclaire de ses raïons. O richesses de la nature ! Disparoissez foibles productions de l'Italie ; (g) ici le diamant de l'Europe porte des fleurs ; il croit , & formera bientôt un rocher solide.

42. Vous voyez un vallon , formé par des glaces d'une hauteur immense , le froid Aquilon y a élevé son trône glacé. Une richesource en sort , son onde est brûlante , elle roule ses flots fumans à travers

C iij

tagne de Grimsel , d'où l'on tire des pièces parfaites de quelques quintaux. V. les transactions philosophiques Vol. XXXIV. L'Auteur a vû lui-même la plus grande pièce qu'on y ait jamais trouvée , elle pesoit 695. livres.

(g) Du tems d'Auguste , on trouva un bloc de crystal du poids de 50. l. qui fut consacré aux Dieux comme une merveille. M. HALLER en fait la comparaison avec ces pièces prodigieuses tirées de nos mines. On appelle fleur de crystal , un Sélénite fort commun dans ces carrières.

l'herbe flétrie, & brûle tout ce qu'elle touche. Son eau transparente est chargée de métaux liquides : un fer salutaire dore sa route, le sein de la terre l'échauffe, & ses veines bouillonnent par le combat intérieur des élémens. En vain les vents & la neige conjurent contre ses flots, le feu est leur essence, & ses ondes ressemblent aux flammes. (*b*)

43. Là où le rapide Avançon entraîne des forêts dans les gouffres écumeux de ses ondes, les montagnes voisines fournissent des sources souterraines qui fondent le sel des rochers. (*i*) Une coline creuse, voûtée d'albâtre, renferme cette mer dans des bassins profonds ; mais ses eaux rongent le ciment du marbre, pénètrent les

(*b*) Les bains chauds du Valais, l'endroit où ils sont situés, est si froid, que les habitans sont obligés de l'abandonner en hyver.

(*i*) Les *Salines de Roche*, près de Bévieux, dans le Canton de Berne, sur les frontières du Valais.

fentes des rochers, & s'empres-
sent à sortir pour notre usage ; l'as-
saisonnement de la nature, le plus
grand trésor d'un Pays, se présente
de lui-même, il se hâte de venir
au-devant de nos besoins.

44. La Fourche produit de ses ci-
mes glacées, les plus grands fleu-
ves de l'Europe, (*k*) & les eaux
qu'elle verse nourrissent les deux
Mers. L'Aare y prend sa source, qui
se précipite avec un bruit terrible
& des chutes rapides par des ro-
chers couverts d'écume. Les riches
Mines des Alpes dorent sa course ;
elles mêlent à ses ondes crySTALLINES
le métal le plus précieux ; le fleuve
chargé d'or en jette sur les bords
des grains solides, comme un sa-
ble grisâtre couvre les rivages ordi-
naires. Le Berger voit ces trésors :
quel exemple pour le monde ! Il
les voit, & il les laisse couler. (*l*)

C iijj

(*k*) Le Rhône & le Tésin vont à la Méditer-
rannée ; l'Aare & le Rets conjointement
avec le Rhin à l'Océan.

(*l*) Il n'y a que les Païsans les plus pau-

45. Aveugles Mortels , que l'avarice , l'ambition & la volupté amorcent par de vains appas jusqu'au bord du tombeau ; vous qui empoisonnez les plaisirs bornés d'une vie passagère , par des soins toujours nouveaux, & par des peines inutiles. Vous qui méprisez le tranquille bonheur de la médiocrité , qui demandez plus au Destin que la nature n'exige de vous , & qui prenez pour des besoins , ce que la folie vous fait souhaiter ; croyez-moi , une Etoile raisonnante ne rend pas heureux ; un collier de perles n'enrichit pas le cœur ; voyez ce Peuple que vous méprisez ; il est content au milieu des travaux & de la pauvreté ; apprenez de lui , que la nature suffit pour nous rendre heureux.

46. Malheureux , ne vantez pas la fumée de vos Villes , où la malice & la trahison se parent du masque de la vertu. La pompe qui

vres , qui dans quelques endroits de l'Argovie , s'occupent à cueillir ces grains d'or.

vous environne , vous retient dans des chaînes d'or ; elle accable celui qu'elle couvre , & n'a du brillant que pour des yeux étrangers. L'ambition entraîne ses esclaves avant le lever du Soleil , aux portes fermées des Citoyens puissans. La soif insatiable d'un profit inutile , vous ravit le repos de la nuit. Le feu céleste de l'amitié ne sçauroit s'allumer dans vos ames , car l'envie & l'intérêt désunissent les cœurs des frères.

47. C'est là qu'un tyran inhumain se joit de la vie de ses esclaves ; sa pourpre est teinte du sang de ses sujets. La calomnie , la haine & le mépris , payent la vertu de honte , & l'envie enflée de venin ronge le bien de son voisin ; la volupté abrège des jours qui s'échappent à nos plaisirs , & le tonnerre éclate autour de son lit semé de roses. L'avarice couvre des trésors ramassés pour son supplice & pour celui des autres humains ; des trésors dont personne ne jouit

moins , que celui qui les possède.
Les désirs succèdent aux désirs ; le
chagrin succède au chagrin , votre
vie entière n'est qu'un songe
inquiét.

48. Peuple heureux , la noire
engeance des vices ne s'empara ja-
mais de vos cœurs ; la nature
vous rassasie de ses biens , ils s'of-
frent d'eux-mêmes , l'opinion ne
les rend pas difficiles , & la jouis-
sance ne les change pas en dégoût ;
aucun ennemi secret ne ronge
vos cœurs , & la repentance tar-
dive ne paie point vos plaisirs de
larmes de sang ; le torrent impé-
tueux des passions , à qui la rai-
son des Philosophes oppose de foi-
bles barrières , ne vous entraîne
jamais ; rien ne vous abaisse , rien
ne vous élève ; votre vie est tou-
jours égale , & votre mort est
aussi unie que votre vie.

49. Heureux , qui comme vous
laboure son héritage avec des
Bœufs qu'il a élevé lui-même ;

qui couvert d'une laine pure , & couronné de guirlandes , se contente d'un simple repas de lait doux ; à qui le souffle agréable des Zéphyrs , & la fraîcheur des cascades font goûter un sommeil tranquille sur le tendre gazon ; que jamais le bruit des vagues furieuses n'éveille sur des Mers irritées , ni le son des Trompettes fatales sous des tentes voisines de la mort. Content de son sort , il n'en souhaite point d'autre. Assurément le Ciel ne peut rien ajouter à son bonheur.





ESSAI

SUR L'ORIGINE DU MAL.

CHANT PREMIER.

INVITE' par un doux Zéphire, je m'arrêtai un jour sur une coline écartée ; on y voit couler des sources intarissables qui forment un agréable ruisseau. Un large Pais s'y étend sous nos pieds , borné par sa propre grandeur. L'œil n'en apperçoit la fin , que là où le Mont Jura le borde dans l'éloignement d'un ombre bleuâtre. La verdure des bois qui couvrent les côteaux , est relevée avec une agréable variété , par la couleur blonde des champs. L'Aare qui roule ses eaux pures par les Prairies , réfléchit en mille situations différentes , une vive lumière agitée sur les flots. Près d'elle la Capitale de la Nuitonie ,

féjour de la paix & de la confiance, présente des remparts qu'aucun ennemi n'a forcé. Dans cette vaste étendue, que l'œil parcourt avec peine, régner par tout la tranquillité & l'abondance ; là , sous sa chaumière couverte de mousse, le pauvre jouit de la liberté & du fruit de ses travaux. Ici la terre étoit couverte de brebis , dont les troupeaux bigarrés broutoient avec avidité , pendant que d'un autre côté, des Bœufs pèsans , mollement étendus sur l'herbe, ranimoient leur goût en ruminant le treffle fleuri. Le Cheval délivré du frein & du travail , bondissoit sur l'herbe naissante des champs qu'il avoit souvent labouré. Les bois ne m'offroient pas un spectacle moins agréable ; là des Hêtres presque dégarnis , brilloient encore par la rougeur éclatante de leurs feuilles ; ailleurs , le verd obscur des sapins jettoit son ombrage sur la pâle verdure de la mousse ; les rayons du Soleil répandoient au travers des branches épaisses une lumière trem-

blante, & une ombre verte se confondoit en différentes nuances avec un éclat doré. Quelle aimable tranquillité dans ces Bocages ! & quel charme encore plus doux dans la voix de l'Echo ! Une troupe d'heureuses Créatures , dans le repos & dans l'abondance, y unissent sans inquiétude les concerts qui expriment leur bonheur. Un ruisseau traîne ses foibles ondes avec un doux murmure sur le gazon , & tout d'un coup je le vois réduit en neige & en écume , se précipiter avec bruit dans les abîmes des rochers. Ici l'image étincelante du Soleil , semblable à un bouclier de diamant , nage sur la surface d'un étang , pendant que l'original cache aux yeux des mortels sa tête brillante dans une mer de flammes & de rayons , & qu'invisible par l'excès de sa lumière il se couvre de son propre éclat. Là les Alpes élèvent leurs sommets couronnés de nuages au-dessus du vol des Oiseaux ; leurs front gris , orné de neige & de

pourpre , répand un éclat semblable à celui des Roses , qui efface le sommet bleuâtre des montagnes Plébéiennes. Oüi , tout ce que je vois ; cette immense profondeur du Ciel , cette étendue bleuë & lumineuse , dans laquelle la Terre nage en parcourant son orbite , ces lacs suspendus dans l'air , qui brillent d'un or enflammé & d'un argent transparent ; oüi tous les objets que je vois , sont des dons du destin ! Le monde même est fait pour le bonheur de ses Citoyens , un bien - être universel anime la nature , & tout porte l'empreinte d'un Etre souverainement bon.

Dans un doux repos je réfléchissois sur ces objets rians , quand le crépuscule du soir affoiblit les couleurs du Ciel. La tranquille solitude , Mere de l'invention , conserva la suite de mes idées dans leur juste liaison , & peu à peu , de conséquence en conséquence , mon esprit égaré & en contradiction

avec lui-même en vint à ces paroles :

Est-ce là ce monde , dont les Sages se plaignent ; ce monde , qu'on regarde comme une étroite prison ; ce monde , où il n'y a que des insensés , qui s'y tourmentent ; d'où plus d'un *Mandeville* * a osé bannir le caractère du bien , où la malice est le mobile des actions , où les sensations ne sont que la douleur ? Que sens-je ? une froide terreur me saisit & me glace ; le théâtre de nos misères commence à se dévoiler à mes yeux ; je vois l'intérieur du monde , il est semblable à l'Enfer ; où il n'y a que vice & tourment , seroit - ce là l'empire de Dieu ? une race foible , le cœur rempli d'un bien-être imaginaire & d'une douleur trop véritable , agitée par des passions dévorantes , leurrée par de trompeuses

* L'Auteur Anglois de la *Fable des Abeilles* , qui enseigne que le vice , aussi utile que la vertu , est le ressort de toutes nos actions.

ses espérances , fait ici le voïage de la sévère éternité. Dans la courte carrière d'une vie inquiète & bornée , d'une vie que nous sentons à peine , l'esprit des humains abusés s'empresse vainement à la recherche d'un bien solide. Comme une vapeur légère , qui s'élève d'un marais , détourne le voïageur égaré de sa route ; de même un plaisir passager , paré par le désir & par le préjugé , nous attire d'un malheur à un autre plus grand encore , & du chagrin à la destruction. Toujours mécontent de soi-même chaque mortel cherche au dehors la tranquillité , que lui seul peut se procurer. Poulés par le fantôme de nos désirs insatiables , nous cherchons le repos dans le travail , & le soulagement dans les fardeaux. Envain la raison trop foible voudroit-elle tenir le gouvernail ; les passions comme une mer agitée emportent le frêle vaisseau ; jusqu'à ce que les uns jettés sur les sables perfides , & les autres brisés contre les écueils .

D

couvrent de leurs cadavres un infidèle rivage. Qui est - ce , qui de mille jours en passe un seul , qu'un repentir dévorant ne marque dans son cœur avec des caractères de feu ? Où est le mortel assez heureux , né sous une rare étoile , chez lequel le chagrin ait perdu ses droits sur un seul jour ? A quoi servent les agrémens extérieurs , dont Dieu a paré l'Univers , si un ennemi secret nous en enlève la jouissance ? C'est de notre cœur , que coule la source amère de nos ennuis. Un esprit mécontent porte toujours son supplice avec soi. Heureux encore , si le terme de nos jours étoit aussi le terme de notre existence & de nos tourmens. Mais hélas ! Dieu & la raison nous fournissent des sujets d'une frayeur plus terrible. Il n'est point de tombe qui puisse nous défendre d'une vie à venir. Dès que notre esprit fatigué a passé dans son corps les malheureuses années de son exil , c'est alors que la misère l'attaque dans toute sa fureur ; le désespoir le con-

fume dans des flammes , qui se renouvellent continuellement , & l'Immortalité , ce glorieux privilège de son espèce , est un poison lent , qui le laisse vivre pour de nouveaux martyres. Ennemi de son Dieu , & de soi-même , à jamais séparé de tous les objets de son amour , tourmenté par les maux présents , effrayé par des supplices avenir , il se maudit éternellement , privé de l'espoir de la mort. Etes malheureux ! Etes créés pour souffrir / pourquoi Dieu vous a-t-il appelé du néant à l'existence ? O que le premier cahos n'est-il encore enseveli dans les ténébreux abîmes de l'éternité. Grand Dieu ! ta volonté incompréhensible gouverne dans une sombre tranquillité les ressorts des mondes. Tes Décrets sont trop sublimes , le sceau en est trop bien fermé , cachés en toi , quel mortel les a jamais pû pénétrer ! je ne te connois que par ta bonté , elle fait ton Essence ; ton cœur brûle d'amour & de compassion. Semblable au Soleil ,

D ij

tu répands avec une bonté Paternelle les doux rayons de la vie sur toutes les Créatures. O P E R E ! dont le cœur ne connoît ni la haine ni la vengeance ; Tu ne prends point plaisir à nos tourmens , nos douleurs n'ont rien qui te soit agréable ; Tu n'as pas créé par colère , la bonté seule te fit préférer un monde au néant. Porté à procurer du plaisir à tes créatures , Tu produis des Etres , pour les rendre heureux , & ta félicité dont la source est dans ton essence , te parut plus grande encore , si elle se répandoit. Comment donc , DIEU SAINT , as-tu choisi un monde sujet à des péchés , & à des tourmens éternels ? Ton Esprit infini ne connoissoit-il point de plan plus parfait, qui ne fût pas incompatible avec le bonheur de tes créatures.

Mais où me laissai-je aller , où suis-je entraîné ? Dieu demande l'obéissance , & non pas des spéculations ; sa volonté est connue , il

nous ordonne de fuir les vices sans nous amuser à de vaines recherches sur leur origine.

Cependant , lorsqu'un esprit fort profane l'Etre suprême , éblouissant par une fausse lumière le Simple qui l'écoute , lorsque du grand nombre de défauts & de maux qui régnent dans le monde , il ose conclure à l'imperfection du Créateur , MANES triomphera-t-il de Dieu & de la vérité ? Dieu sera blasphémé , & nous ne brûlerons pas de zèle pour le venger ? Une Foi muette suffit-elle contre l'Erreur , qui attaque avec art ? attendrons-nous le secours de la foudre , pour lui résister ? Non , la Vérité n'est pas si obscurcie , que ses raisons purs ne brillent encore à travers les nuages ; quelque foible , qu'en soit la lueur , elle dissipe les illusions les plus séduisantes , & son bégaiement persuade mieux que toute l'éloquence du mensonge. Que cette vérité même me prête sa lumière. Fille

du Ciel , conduisez mon génie ,
animez les vers que je chante à
votre Gloire , de ces accens vic-
torieux , qui maîtrisent les cœurs.

CHANT SECOND.

AU commencement de ce
tems , que Dieu seul a com-
mencé , & qui s'écoule éternelle-
ment sans source & sans tarir. Dieu
choisit un monde , qui devint le
théâtre de sa Puissance & de sa
Bonté , actives suivant les loix de
sa Sagesse. Les divers plans des
mondes étoient exposés devant lui,
tout ce qui est possible s'offrit à
son choix. Mais la Sagesse ne s'ar-
rêta qu'à la perfection ; le monde
le plus parfait obtint l'existence.
Animé par le pouvoir d'un ordre
Créateur le Néant enfante; un Ca-
hos de matières différentes remplit
l'espace vuide , une force active
les choisit , les sépare , les mêle ,
& leur donne une forme. Le soli-

de s'unit selon les loix de l'attraction , le feu & la lumière coulèrent & les Soleils nouveaux nés prirent les places que Dieu leur avoit assigné. Les mondes commencerent à rouler & à tracer leurs routes ; toujours prêts à fuir, & toujours attirés vers le centre, ils marquerent leurs orbites pour la première fois. Dieu vit la Création & l'approuva ; mais la matière insensible n'est pas faite pour avoir un sentiment de Dieu , elle n'a aucune part à sa lumière ; il manquoit au monde un Etre , auquel Dieu pût se manifester. Il souffle & la pensée reçoit l'existence & la force. Ainsi fut créé le monde des Esprits. Leurs espèces innombrables , différentes par les degrés de force & de gloire , & inégalement remplies de la lumière émanée de Dieu , forment une chaîne immense de Dieu jusqu'au néant. Dieu leur inspira le penchant pour des biens proportionnés à leur rang : La perfection de leur Espèce devint le but universel , où

les vœux de tous les Esprits tendent de leur propre mouvement , mais il n'y eût que le doux lien de l'amour , qui retint la volonté , & qui laissa en même-tems l'entrée libre aux vices. L'esprit ne se détermine jamais si fortement au bien , que le premier mouvement ne puisse faire panacher la balance. Dieu n'aime pas la contrainte : Ce monde avec tous ses défauts , est meilleur qu'un monde d'AnGES privés de volonté. Dieu regarde comme non fait , ce que l'on fait par force , & l'exercice de la vertu même n'a son prix , que par ce qu'il est le fruit de notre choix. Dieu prévint bien dès la création , jusqu'où la liberté conduit. Une Créature s'égare aisément , en suivant ses propres lumières , & un esprit borné ne trouve pas toujours cette chaîne , qui unit chaque proposition particulière au principe général. Il est difficile de donner à tous les objets leur véritable prix ; entre deux biens différens , qui peut décider de

de la préférence ? Quel esprit supérieur est capable de mesurer ces degrés de penchans , où il n'y a qu'un juste milieu qui soit bon , & où le plus ou le moins est vicieux ? Aucun Etre fini ne connoît l'immense plan des Etres qui existent à la fois : pour être infailible il faut tout savoir. Dieu prévint tout cela : il créa cependant le monde ; peut-il y avoir quelque chose de plus sage , que ce qui plaît à l'Etre suprême ? Dieu , qui vouloit se manifester dans ce vaste Univers , vit que si tout s'y régloit sur des Loix prescrites , le monde ne seroit qu'une machine animée d'une force étrangère , & qu'il n'y a plus de vertu , où il n'y a point de pouvoir à tomber dans le vice. Il vouloit que nous l'aimassions par connoissance , & non par les mouvemens aveugles d'un penchant involontaire ; il accorda à la créature la gloire inestimable de l'aimer par choix , & non par nécessité. La contrainte détruit la différence des actions ; des

E

louanges forcées ne sont plus des louanges devant Dieu. La Justice & la Bonté, ces bras de Dieu, n'agissent plus, si la Créature ne fait rien, & si Dieu fait tout. Il abandonna donc les esprits à leurs volontés, & à l'enchaînement des choses, dont les actions dépendent. Mais sa main se réserva le gouvernail des mondes, & la rouë de la nature est contrainte de s'arrêter, quand il l'ordonne.

C'est ainsi que ces esprits nouvellement créés entrèrent dans le monde ; ouvrages parfaits d'un Maître parfait. Tout en eux tenoit encore au bien, il n'y avoit aucun trait sur leurs fronts, qui ne marquât leur sublime origine. Chaque individu étant parfait dans son espèce, l'un ne perdoit rien par les avantages de l'autre.

Des Esprits, plus semblables à Dieu en perfection & en gloire, furent exempts du poids de la ma-

tière. Nul mortel ne vous connoît , ô Natures Célestes ! nous ne trouvons en nous-mêmes que des ébauches de vos perfections. Tout ce que nous savons , c'est , qu'élevés au-dessus de nous , vous tenez le premier rang dans l'ordre des Etres. Peut-être qu'à la lueur d'un sombre crépuscule , nous ne recevons que par cinq ouvertures , un foible raïon de la vérité , pendant qu'elle entre à plein jour dans vos ames éclairées par mille voies différentes , & que tout voit en vous. Peut-être que comme la lumière ne seroit rien par rapport à nous sans les yeux , vous connoissez mille êtres que nous sommes incapables de voir : Notre vuë s'arrête à l'écorce des choses , & la nature se découvre peut-être à vos regards pénétrants. Peut-être que l'impression des idées ne trouve pas assez de fond & de solidité dans nos foibles cerveaux , pendant qu'elles se conservent toutes chez vous , & que le tems ne pouvant les effacer , vous n'avez qu'à

souhaiter , pour que leur trace toujours vive se renouvelle. Peut-être que comme notre esprit renfermé dans des bornes étroites , ne peut saisir à la fois deux idées différentes , votre vaste génie en embrasse plusieurs en même-tems , & qu'une seule impression ne suffit pas pour en remplir toute l'étendue ; mais notre connoissance là - dessus ne peut aller qu'à des conjectures. Voilà ce qui est démontré. Les Anges étoient préparés pour le bien ; leur inclination pour la vertu égalloit leur intelligence ; leurs desirs alloient à Dieu , comme à leur Patrie ; occupés éternellement à le louer & à l'adorer , ils ne cherchoient qu'à augmenter leur lumière pour sa gloire.

Bien loin au-dessous d'eux , est la race des *Mortels*. Citoyens du Ciel & du néant , Dieu les composa de deux Etres différens , en partie pour l'éternité , & en partie pour la corruption ; mélange douteux de l'Ange & de la Brute , qui

se survit à soi-même , & qui meurt sans périr. Il est un tems que notre espèce fut vertueuse ; le monde dans son heureuse jeunesse ne voyoit régner dans toute son étendue , que le bonheur & la vertu. Dieu nous imprima son Image majestueuse , & il ne borna pas notre dignité à l'empire sur les Animaux.

Il grava dans nos cœurs deux mouvemens différens, *l'Amour-propre & l'Amour du Prochain*. L'un de ces penchans moins sublime , mais alors innocent , est la source féconde du travail & de la patience ; il élève notre esprit , & nous fait connoître la gloire ; il allume ce feu qui brûle dans les Héros ; il conduit notre ame détachée du monde , par les sentiers difficiles & épineux de la vertu à la perfection ; c'est lui qui veille pour notre conservation ; il adoucit nos chagrins , nous réconcilie avec nous-mêmes , & trouble le paresseux dans son assoupissement. C'est

cet *Amour-propre* qui nous enseigne à étendre nos soins sur l'avenir, & à songer dans l'abondance présente, aux besoins éloignés ; il arrête la fureur téméraire de l'audacieux, & arme le timide opprimé ; il rend la vie précieuse dans les tourmens. C'est lui qui nous fit chercher dans les champs les plus rudes, l'antidote de la faim, & qui nous appris à couvrir notre nudité des dépouilles des troupeaux engraisés. C'est lui qui nous fraia le chemin de l'Océan, pour la commodité de nos voyages, & qui nous fit trouver la première flamme dans le combat du fer & du caillou. Il tira du sein de la terre, un métal qui dompte tous les animaux. Il nous montra dans les suc des Plantes, des remèdes pour nos douleurs ; il nous porta à sonder les vertus secrètes de la nature, & enrichit notre esprit par les Arts & par les Sciences. Hélas ! faut-il que si souvent aveuglé par un zèle trop empressé, il nous procure des malheurs réels, pendant qu'il pour-

suit un bonheur imaginaire !

Un instinct infiniment plus noble nous anime à faire le bonheur de la Société, & celui de chaque humain : c'est du Ciel que vient cette flamme pure, qui ne jette point de fumée ; c'est le trait le plus glorieux de l'Image, que Dieu imprima dans l'homme ; il n'en est aucun qui marque mieux sa sublime origine. Cet amour fut le premier lien, qui unit les Mortels ; il nous rendit sociables, & nous rassembla dans les villes. Il ouvre notre cœur à la vue d'un malheureux ; il nous fait partager avec plaisir notre pain avec l'indigent, & goûter cette douce satisfaction qui fit les délices de *Titus*, & qu'on sent en faisant le bonheur d'une créature, qui nous ressemble. Il est la source de l'amitié, de cet agréable sentiment de nos cœurs, que Dieu nous donna pour la plus douce consolation dans nos maux. C'est lui qui allume le flambeau, dont la lueur bienfaisante réunit deux cœurs pour leur

E iiij

félicité commune; ce tendre Sentiment, le premier tribut des Cœurs, est un attrait particulier de la bienveillance universelle. C'est lui qui émût nos entrailles en faveur de nos Enfans , & qui nous fait trouver des charmes dans les soins que leur foiblesse exige de nous. Il est la voix du sang , qui parle pour cet âge tendre , & qui remue le fond de l'ame , dès qu'elle se fait entendre. Les flammes pures de cet Amour s'élèvent même jusqu'au Ciel;elles nous conduisent à Dieu, dont la faveur nous les a données: leur mouvement tend éternellement à tout ce qui est digne de notre amour , & ne trouve son repos que dans le Bien suprême.

Dieu pourvût à notre foiblesse par d'autres instincts encore. Il plaça en nous un sentiment vigilant , qui ne sauroit taire le mal , & qui sensible à la moindre offense , excite tout notre corps à venger l'atteinte qu'on lui porte. Dans le tissu délicat de ces canaux infiniment pe-

tits, qui donnent la force à chaque partie du corps , tout excès romproit la foible liaison ; dans la santé même nous serions insensiblement conduits au tombeau. Mais dans la tendre moëlle des nerfs les plus délicats, réside un aiguillon secret, qui, en même tems source de nos pleurs & de la vie, nous force à la résistance contre un ennemi , qui sans lui nous mineroit dans un silence perfide ; c'est lui qui referme les nerfs à l'approche du froid, & des corps trop chargés de sel. Il adoucit les humeurs âcres en les inondant avec des humeurs plus douces, & rafraîchit le sang échauffé, en nous forçant par la violence de la soif à boire. Dans toutes les espèces de maux qui ruinent notre corps, la douleur est une médecine amère , dont la nature se sert pour notre guérison.

Un Sentiment encore plus nécessaire est placé dans nos Cœurs ; le Juge de nos actions , & la pierre de touche de notre conduite. C'est

du Ciel , qu'il a reçu son autorité, c'est Dieu , qui dans la conscience a tracé aux hommes les devoirs de la nature. Il a gravé en nous avec des caractères de feu , l'horreur du vice , & les remords amers : tristes fruits du crime. Un cœur où le péché domine , est livré à une inquiétude éternelle , le vice nous fait un enfer de nous-mêmes, pourquoi donc ne pouvons-nous pas nous résoudre à le fuir ?

Armés contre l'orage & la fureur des flots , pourvus de tout , nous nous abandonnâmes au vaste océan du monde. Les instrumens de notre fortune nous sont également partagés , chacun a son talent , & personne n'est oublié. Nos ames , il est vrai , différent par leurs bornes ; le bonheur de la nature entière demande des degrés , elle ne produit pas autant d'or que de fer ; & l'état le plus foible seroit celui , où tous les Citoyens seroient des Sages. Chaque mortel possède un degré de lumière pro-

portionné à ses devoirs , & par un partage bien ménagé chaque talent a son usage.

Un Esprit sublime , trompé par le Destin , en ne cherchant que sa propre satisfaction , avance le bonheur de sa patrie ; tandis qu'un génie moins élevé , content de sa sueur & de son pain , laboure le champ aride pour l'entretien des Grands. Un Philosophe sonde dans le silence de la nuit , à la lueur d'une lampe tranquille les forces intérieures du corps & l'essence de l'âme ; tandis qu'avec moins de connoissance , mais avec la même utilité , une mère gouverne sa maison , & élève des enfans pour la République. Ce n'est que dans l'ornement que les talens diffèrent ; chacun en a suffisamment pour ses besoins : nul homme ne dégénère si fort de sa nature , qu'une lumière naturelle ne le condamne , dès qu'il s'égare. Les *Hurons* , qui habitent les bords glacés du *Mitchigans* reconnoissent les droits du

sang & de la justice , les *Hottentots* sous le Sud brûlant sentent les loix de la nature , & de la sociabilité.

CHANT TROISIÈME.

O VERITE' ! fidelle témoin de l'Histoire , dis - moi , qui renversa les desseins de Dieu & notre félicité ? quel ennemi fatal excita les esprits contre leur Créateur ? qui est - ce qui nous rendit amis du vice & ennemis de nous mêmes ?

La chute des Esprits fut aussi différente que leur rang. Les uns trouverent leur perte dans leur grandeur : la connoissance de leur lumière produisit leurs ténèbres ; ils crurent ne tenir leurs forces que d'eux-mêmes ; enflés de leur éclat , souffrant impatiemment des bornes , ils méconnurent ce Dieu , à qui ils devoient leur grandeur. Un penchant démesuré pour la perfection les conduisit enfin au senti-

ment de leur dignité ; l'orgueil commença à changer en haine la crainte de Dieu, ils prirent en aversion cet Etre souverain, sans lequel ils tiendroient eux-mêmes le premier rang entre les Etres. Une multitude d'Esprits s'éloigna de Dieu, source de leur lumière, & la splendeur qu'ils en avoient empruntée, tomba bientôt dans son propre néant. Il ne leur resta rien qui fut bon, ils abandonnerent Dieu, jurèrent de haïr le véritable objet de l'amour, & perdirent à jamais la jouissance du souverain bien ; le trouble s'empara de leurs cœurs, & la lumière de leur jugement fut obscurcie ; leur essence même, dont ils avoient voulu passer les bornes, ne fut plus la véritable source d'un contentement perpétuel ; Dieu se vengea de leur révolte ; l'orgueil ne servit qu'à leur honte ; après avoir choisi le mal, ils éprouvèrent la douleur, qui en est inséparable. Un regret sans repentance, un désespoir éternel du salut, & une en-

vie impuissante devint le partage de ces téméraires. Pendant que la troupe fidelle , qui n'avoit jamais abandonnée son Dieu , jouït en sa présence , dans le Paradis des esprits , d'un jour sans ténèbres. Infiniment élevée , & s'élevant toujours , leur dignité s'approche de Dieu pendant les degrés innombrables d'une éternité de bonheur. Ils jouissent sans dégoût : leurs desirs augmentent avec la jouissance, & chaque désir est lui-même une jouissance. Leur esprit se nourrit de lumière, & leur cœur de plaisir.

Un mal assez fort pour diminuer le nombre des habitans du Ciel , trouva peu de résistance dans la foible race des Mortels. Un cercle continuel d'images confuses se présente en jouant à leur imagination , l'ame les choisit , les conserve , ou les renvoie à son gré. Bientôt le plaisir & l'ornement prirent la place du solide ; les idées de peine & de vertu parurent seches & gênantes ; l'ame ne s'atta-

cha qu'au repos & à la joie ; l'impression de la vertu s'affoiblit par son absence : le corps par des tendres liens invita l'ame à la volupté, la jouissance fut préférée à la raison, & les sensations agréables aux connoissances. D'ailleurs ce qui est borné, ne peut pas être infailible ; ainsi le mal se glissa en nous par l'erreur ; dès-lors l'esprit trop foible perdit l'empire sur les passions ; nous convertimes en poison les moyens de notre conservation ; les instincts de la nature s'écarterent de leur but , ils passèrent leurs bornes , & notre essence céleste oublia la sublimité de son origine & de sa destination. L'amour de la beauté excita des desirs défendus ; les soins de notre entretien produisirent la haine & l'affreuse discorde ; l'inquiète ambition enfla nos cœurs ; la conscience & la raison s'opposèrent à la vérité aux progrès du mal ; mais leur voix devenuë odieuse par ses leçons désagréables, ne conserva que le droit de reprendre les vices sans pouvoir les arrêter,

Nous devinmes tous corrompus ; un poison universel a suivi les hommes dans les deux Hémisphères. L'Avarice, l'Orgueil, la volupté, tout ce qui peut s'engendrer dans un cœur gouverné par le vice, étend son empire aussi loin que l'homme. La Fraude avec son regard hypocrite ; le plaisir que nous ressentons du malheur d'autrui ; le mépris du mérite étranger ; la Calomnie, cette fille cruelle de l'Envie ; la séduction de la foible innocence ; la Gourmandise ; l'Oisiveté stérile ; la soif d'une vaine fumée, tant de Monstres ravagerent tous les Cœurs ; il n'en fut aucun qui produisit dans leur pureté, les fruits auxquels la Providence l'avoit destiné. Ces Monstres se couvrent de différentes formes : les uns se voilent sous une honnêteté étudiée ; d'autres, que la honte ne couvre d'aucun masque, bravent & effrayent les yeux par leur horreur naturelle. Foible différence ! qui ne réside que sur la surface, qui n'entre point dans l'intérieur,

l'intérieur , & à laquelle personne ne se trompe plus. Ni le tems , ni le climat , ni la coutume ne peuvent rien sur la nature ; la source coule toujours , elle ne change que de canal. En vain un Peuple vante - t - il l'innocence de ses mœurs , ses vices ne sont que plus nouveaux & moins meuris encore. Les Glaces éternelles des *Lapons* , où la foible chaleur du Soleil ne produit rien qui puisse faire naître des désirs , n'excluent pas les vices : ils sont comme nous négligens , lascifs , vains , avares , paresseux , envieux , implacables , & qu'importe si dans une querelle animée , c'est la graisse d'un Poisson , ou un métal coloré , qui nous excite à la discorde ?

L'Homme , qui abandonne Dieu , avilit son destin ; en s'éloignant de la vertu , il s'éloigne de son bonheur ; les devoirs sont les seules routes que Dieu nous ouvre à la félicité ; un cœur esclave du vice ne s'est jamais aimé soi-

même. Il n'est point de consolation étrangère contre les tourmens intérieurs. La jouissance nous dégoûte, dès que le besoin cesse; les trésors de ce monde ne font que le bonheur du corps, l'Homme véritable, l'Ame - n'y a point de part. Bientôt las de ces faux biens, l'esprit se retrouve dans son vuide: son dégoût dans la jouissance découvre l'insuffisance des biens, qui excitent nos desirs. Jamais contents du présent, courants d'un objet à l'autre, & toujours infidèles, nous éprouvons assez la vanité de nos biens. En vain le Destin nous accorde au-delà de nos vœux. Pour prix de ses conquêtes le fils de *Philippe*, * obtint l'empire de l'Univers, mais il ne sçut jamais trouver le repos. Il n'y a qu'un insensé qui puisse courir après la fortune, il ne sçauroit l'atteindre, sa carrière recommence là, où il en espéroit la fin. Mais cette fortune même, qui n'est qu'une chimère, n'est jamais pure; l'or & la gloire ne sont estimés que

* *Alexandre le Grand.*

par leur rareté. Les biens de la nature sont bornés & comptés ; & une partie des mortels s'élève par les biens , dont l'autre est privée. Le Conquérant fonde sa gloire sur la mort d'un millier de son espèce , & la misère de plusieurs Provinces n'enrichit qu'un seul Particulier. Le doux consentement d'une belle en faveur d'un amant condamne ses rivaux aux tourmens. Nous combattons dans ce monde pour ces faux biens , & c'est plutôt notre émulation , que leur prix , qui nous anime : Semblables aux Enfans , (& nous leur ressemblons tous dans quelque point ,) qui pour des riens , qu'ils se disputent , se prennent aux cheveux, tour à tour, maîtres du Jouet ils triomphent , & insultent les autres ; le plaisir ne demeure à aucun d'eux , & le chagrin leur est commun à tous. Nous nous épuisons en travaux , en soins & en desirs , nous prodiguons le tems & la vie, & ce que nous arrachons enfin à la Providence , est abso-

lument incapable de nous rendre heureux.

C'est ainsi que nous trouvons des peines , où nous cherchons le plaisir. Le Sceptre est aussi souvent détesté par celui qui le porte, que la Houlette. La crainte qui glace l'ame , la colère semblable à un torrent de flammes , le désir impuissant de la vengeance , l'éguillon du chagrin , qui perce le plus profond du cœur , la jalousie vigilante pour sa propre douleur , l'ardente impatience , qui nous fait acheter trop cher le plaisir même , les tourmens de l'amour , le fardeau insupportable de l'oïveté , ne regnent pas avec la même fureur sous les Chaumières que dans les Palais. Une conscience irritée est un fleau plus terrible encore ; ni la puissance , ni la haine contre Dieu , ne peuvent calmer ses remords. Sa voix redoutable pénètre jusques dans les appartemens des Princes ; l'Epoux d'*Octavie** tremble sous l'or & la pour-

L'Empereur Neron.

pre ; par tout où il va pour se reposer , il voit un abîme de peines inévitables , qui s'ouvre sous ses pas timides.

Le Corps , ce chef-d'œuvre de la beauté matérielle , suivant bientôt l'Ame dans son malheur , ressentit les effets funestes du vice. Autrefois parfait , marqué de l'Image de Dieu , il avoit l'innocence pour remède , & la paix pour bouclier : plus éloigné & peut-être libre de la mort , il partageoit les plaisirs de l'ame , comme il partage à présent les tristes fruits du crime. Depuis notre chute le tems a précipité son cours , une fureur sanguinaire a déterré ce métal , qui abrège notre vie déjà si courte par elle-même ; nous cherchons la douleur , la mort , & les maladies jusqu'au sein de la Terre , & au-delà de la Mer ; l'abondance change en poison notre nourriture ; les foudres rongeurs corrompent le baume de notre sang ; le feu violent de la volupté

consume la vigueur du Corps. Usé, consumé , n'ayant de forces que pour souffrir les douleurs il se hâte de retourner à son premier repos, qu'il trouve dans le tombeau.

L'esprit séparé du corps , éloigné de toutes ses illusions , se voit dans un monde , où rien ne lui appartient ; rien ne le suit dans ce sombre Royaume , que la vue insupportable de sa propre laideur. L'or, la gloire , la volupté & la vanité , les objets de ses desirs , l'aveuglement & l'illusion , qui le flattoient ; le génie , l'autorité ; la Science , ces jouets de l'amour-propre , de tous ces amusemens il ne lui reste que la douleur de les avoir perdus. La différence des choses est renversée pour lui ; il hait ce qu'il avoit aimé , il estime ce qu'il avoit méprisé , il racheteroit s'il pouvoit , chaque moment qu'il a perdu , par des siècles de tourmens. La vérité , dont la force étoit affoiblie par le tumulte du monde , ne trouve

rien dans cette solitude qui puisse arrêter sa puissance ; son feu pénétrant perce les replis de la nature , & cherche dans les endroits les plus profonds jusqu'à la moindre trace du mal : le bien , qu'il a négligé , le mal qu'il a commis , les moyens de salut qu'il a perdu , sont des instrumens de torture , échauffés par un repentir perpétuel. Il souffre sans relâche , parce qu'il est son propre bourreau.

Heureux ceux qui , méprisés du monde , présentent le prix véritable des choses , plutôt que celui , que l'opinion leur donne ; Heureux , qui fidèles à la voix secrète , qui leur inspire une frayeur salutaire , se proposent leurs devoirs pour but de toutes leurs actions. Qu'ils soient maltraités du monde , qu'ils vivent dans la honte ou dans la pauvreté , quel plaisir ne leur procurera point un jour le changement d'état ; lorsque leur esprit transporté dans la patrie de la lu-

mière, fatisfait de foi-même, se réjouira de la victoire complète qu'il a remportée sur le malheur, & que tendrement uni avec Dieu, l'Original de ses perfections, il possèdera éternellement le Bien suprême.

Cependant ce monde, que Dieu créa pour sa gloire & pour notre félicité, ce monde est le séjour du mal. Le partage du bien est plus petit dans toutes les espèces; de mille, qui se jettent dans les tourmens, un seul échape & obtient le salut; pour un bonheur temporel, qu'aucun mortel ne goute dans sa pureté, nous nous attirons un malheur infini, qu'aucun repos ne soulagera jamais. O DIEU, plein de justice & de clémence, ta Créature ose-t-elle te demander comment ta bonté peut s'accorder avec nos tourmens? Père tendre, peux-tu te réjouir de la misère de tes enfans? ton Amour étoit-il épuisé? ta Puissance étoit-elle trop foible? & si aucun monde

de

de ne pouvoir se passer entièrement du mal , pourquoi ne les as-tu pas laissé dans le néant.

O DIEU ! les voies de ta bonté nous sont cachées , mais on ne peut pas t'imputer notre aveuglement. Peut-être qu'un jour la vérité qui le tourmente , purifiera notre esprit refondu par de longs suplices ; peut-être qu'alors , ennemi du vice , instruit par ses tristes fruits , il tournera entièrement sa volonté au bien , & que Dieu , satisfait enfin de notre tardive repentance , nous retirera tous vers lui , pour être tout en tous. Car lors même que sa bouche nous menace , son immense bonté s'oppose à notre perte. Peut-être que le bonheur parfait des Elus compense la douleur moins grande des damnés. Peut-être que notre Terre , qui nage comme un grain de fable dans la mer des Cieux , est la patrie du mal , pendant que les Etoiles sont le séjour d'intelligences glorieuses. Si le vice domine

G

ici , la vertu reside chez elles ; ce point du monde , ce coin le moins parfait , contribué peut-être à la perfection de ce vaste Univers , & nous , qui ne connoissons le monde , que dans sa moindre partie , nous en jugeons mal en la séparant du tout.

Car Dieu chérit certainement ses Créatures. Connois-tu ton corps ? Dis-moi , qu'y manque-t-il pour le plaisir & pour l'utilité ? considère la liaison & l'harmonie de nos forces : chaque membre est propre aux occupations de l'Homme , chaque partie contribué à son bien , & à celui des autres parties. Si le cerveau donne la vie au cœur , il en emprunte le sang. Tout est réglé dans l'espace le plus commode. Du but principal naissent encore d'autres avantages particuliers ; la circulation du Sang nous anime , & nous garantit de la corruption , la partie usée se dissipe par la transpiration , & la structure entière de notre corps est

un modèle perpétuel d'une sagesse infinie , & d'une bonté parfaite. Dieu , qui a pourvû à nos besoins avec un soin paternel , qui a paré avec tant de magnificence ce corps destiné à être la pâture des vers , n'estimera - t - il pas davantage , l'ame , l'essence de l'homme ? auroit-il destiné le corps au plaisir , & l'esprit à la misère ?

Non ta bonté , Grand Dieu , est trop manifeste , toute la création prouve que l'Amour fait ton essence ; la main , qui nourrit les Corbeaux , ne rejettera pas les Hommes , ta bonté si grande dans les petits objets , sera infinie dans ceux qui sont plus considérables. Il n'y a que les Créatures ingrates , qui en doutent. Que ta volonté se fasse , elle ne peut être qu'équitable. Ni l'injustice , ni la méprise ne peuvent venir d'un Etre infiniment sage ; ta Bonté , ta Puissance , ta Sagesse sont parfaites. Un jour , lorsque notre esprit fortifié pourra soutenir ta lumière ,

lorsque le Livre du destin sera ouvert à nos yeux , & que tu daigneras nous apprendre les motifs de tes actions , alors nous t'offrirons , ô Divin Pere ! un culte véritable ; alors informés de tes conseils , que des blasphémateurs aveugles osent blâmer , nous ne verrons dans ta Justice que la bonté & la sagesse.





LE MATIN.

LA Lune se retire , le sombre voile des broüillards n'obscurcit plus l'air & la terre ; la clarté des Etoiles disparoît , la chaleur vive du Soleil reveille toutes les Créatures.

Déjà le Ciel se pare de pourpre & de saphirs ; l'Aurore , qui devance le jour , nous jette des regards gracieux , & l'éclat des roses qui parent son front , dissipe les pâles légions de la nuit.

L'œil brillant du monde s'avance par la porte de l'Orient dans la carrière lumineuse des Astres ; les nuages s'enflamment d'un feu où s'unit la vivacité de l'éclair & la couleur du rubis , & une flamme dorée couvre la campagne.

G iij

Les Roses s'épanouissent ; elles étalent au Soleil les perles d'une rosée rafraîchissante ; & les Lys exhalent une odeur délicieuse de leurs feuilles satinées.

Le Laboureur vigilant vole dans les champs , & conduit avec plaisir sa pésante charuë ; pendant que les troupes légères des Oiseaux remplissent l'air & les bois de leurs doux accens.

O Créateur ! tout ce que je vois est l'ouvrage de ta puissance ; tu animas la nature ; le cours & la lumière des Astres, le feu & l'éclat du Soleil, sont l'œuvre de ta main , dont ils portent l'empreinte.

Tu allumes le Flambeau de la Lune , pour nous éclairer ; tu prêtes des ailes aux vents , & à la nuit la rosée qu'elle verse sur nous ; tu regles le cours & le repos des Astres.

De l'argile & de la poussière tu formas les montagnes ; tu as coulé les métaux en mettant du

fable en fonte , tu as étendu le firmament , & tu l'as revêtu de nuages , comme d'une draperie.

Tu as formé les veines de ce Poisson monstueux , qui regorge des rivières , & qui excite des tourbillons en frappant de sa queue pesante : du limon tu as créé l'Éléphant , & tu anime sa masse énorme , semblable à une col-line vivante.

Tu affermis les voutes brillantes du Ciel sur le vuide , & ta parole tira du néant ce vaste Univers , qui n'est borné que par sa propre grandeur.

Grand Dieu ! des Esprits créés sont trop petits pour relever la gloire de tes œuvres ; elles sont immenses , & pour les comprendre il faut être infini comme toi.

Je me renferme dans mes bornes , tu blesses , divin Soleil , ma foible vue ; que servent les louanges d'un vermisseau à celui dont le Ciel est l'ouvrage ?



DESIR DE REVOIR
S A P A T R I E.

BOIS chéris ! charmans Bo-
 cages ! dont la verdure ombrage
 les hauteurs aimables de H . . .
 * quand irai - je me rafraîchir dans
 votre sein , où Philomèle¹ badine
 sur les branches légères ? quand
 irai - je me coucher sur ces cô-
 teaux , que la nature a tapissés de
 mousse , où dans le silence on
 n'entend que le murmure des
 feuilles , & du ruisseau , qui arrose
 ces près solitaires ?

O Ciel ! quand me permettras-
 tu de revoir ces Vallons , où j'ai
 passé le printems de mon âge ; où
 j'ai rêvé au bruit d'une petite cas-
 cade à des vers pour Silvie ; où les
 caresses des Zéphirs , animants les
 feuilles , entretiennent dans une
 Ame fatiguée une douce mélan-
 colie ; où aucune douleur ne

* Campagne près de Berne.

peut résister au calme de ces fonds impénétrables aux rayons du Soleil.

Ici j'ai à soutenir sans relâche le combat de mes chagrins , le repos est un bien inconnu pour moi ; mon esprit succombe sous des maux toujours nouveaux , & je ne connois plus les douces impressions de la tranquillité & de la joie. Loin de la Patrie , où je commençai à vivre , sans Parens , étranger à tout le monde , abandonné aux conseils de l'aveugle Jeunesse , je suis livré à une liberté dangereuse ; avant que d'avoir appris à me conduire.

Tantôt une maladie se glisse dans mon corps languissant , qui étouffe en moi jusqu'au désir de la gloire & de la vérité : tantôt un revers de fortune renverse ma frêle espérance , qui ne combat qu'avec peine mes chagrins & mes malheurs. Tantôt la Mer se jettant sur les ruines des digues écrou-

lées , porte la mort jusques sur nos remparts * : & tantôt Mars nous menace de flammes , qui commencent à se reveiller sous les cendres.

Mais consolons-nous , tout a sa fin ; l'orage s'affoiblit à chaque coup qu'il porte : les maux passés nous aprennent à goûter le bonheur présent : on ne goûte point le plaisir de l'aisance , quand on n'a jamais senti l'adversité. Le tems emporte sur ses aîles rapides mon affliction pour lui faire succéder le repos. Hélas ! peut être respirerai-je encore une fois l'air des côteaux où je suis né.

Ah puisse - je bientôt vous revoir , Bois chéris ! aimable Campagne ! ah si le Destin m'accordoit les plaisirs tranquilles de votre solitude ! Enfin le beau tems succédera , il succédera peut-être bientôt à l'orage , & le repos à mes peines. Fleurissez lieux charmans , en attendant que je fasse vers vous mon dernier Voyage.

* L'Auteur étoit alors en Hollande.



LA GLOIRE,

à M. GILLER.

Vaine Gloire : néant estimé !
 l'Antiquité t'éleva des autels,
 tu es encore aujourd'hui l'Idole
 de l'Univers : Fantôme enchan-
 teur , son flatteur , fille du Préju-
 gé , objet des vœux de la Folie ,
 qu'as-tu donc de séduisant pour
 nous ?

Tu appris aux peuples heureux
 de l'âge d'or à devenir les ins-
 trumens de leur propre malheur.
 Tu as établi les droits superbes
 du sang : des entrailles de la terre
 tu as tiré l'Epée , cet ornement
 furieux de l'Homme.

C'est toi , qui excitas la vanité
 des Hommes à rechercher avec
 avec ardeur le rang des Princes ,
 que le repos fuit à jamais : Si

nous nous chargeons du fardeau des dignités , sans consulter nos forces , c'est parce que l'on te voit auprès du Thrône.

Pour toi, des Armées nombreuses volent avec joie à une mort certaine au travers du péril qu'elles méprisent : c'est pour te trouver après leur trépas , que les Vieillards même abrègent leurs jours, qu'ils chérissent tant.

Ton feu anime les Génies les plus sublimes ; tu enseignes les Arts , & tu formes les Maîtres. Tu es le soutien de la Vertu : Le Philosophe même te suit de loin, c'est toi , que son œil cherche avidement dans les Astres ; ce n'est pas leur mouvement admirable qu'il cherche.

Ah ! si les yeux des Mortels étoient capables de te pénétrer , ils découvroient bientôt ton néant ! Météore éblouissant , nous cherchons en toi le souverain Bien

& nous n'y trouvons qu'une vaine aparence.

Jeune homme ! s'écria ce Sage de l'antiquité , pourquoi ta course héroïque se hazarde - t - elle jusques dans la couche de l'Aurore ? † Tu voles à travers mille épées nuës , afin que la populace oisive des Athéniens s'informe à table de tes exploits. *

Voilà comme sont faits tous les Hommes ; personne n'égale Alexandre en Valeur , mais la plûpart le surpassent en folie. On sacrifie ses années les plus belles pour aprendre son nom à l'Europe.

Quelle gloire goûterai-je dans le tombeau , quand on lira mon nom à la tête de ceux qu'une bataille aura fait périr. O sang des

† Aux extrémités de l'Orient.

* Alexandre en passant l'Hydaspe s'écria : combien de périls me faut - il essuyer , pour que les Athéniens parlent avantageusement de mes exploits.

Héros dignement répandu , si les Gazettes publient vos actions merveilleuses !

Trop heureux encore , si la Renommée couronne vos blessures, vous la possédez du moins, cette noble chimère ; mais combien de ceux qui perdent leur vie avec un courage égal au vôtre , trouvent à peine une place dans la liste des morts.

Lorsque le fils de *Philippe* , à l'approche de la mort , vit couler son sang divin , la Renommée en pésa toutes les gouttes : mais les instrumens de ses Victoires , les Compagnons de ses Guerres , ont perdus jusqu'à leurs noms avec leurs vies.

Hélas , qu'ont-ils perdus ? la gloire de vivre dans la mémoire des hommes , nous touche t-elle après le trépas ? *Achille* , dont l'audacieuse vertu sert encore d'exemple au courage de la jeunesse , est

mort comme le moindre des mortels.

Elevez , vains Monarques du Sud , ces Pyramides éternelles , cimentées du sang de vos sujets , mais destinés à être la pâture des vers , sachez que le poids de ces Mausolées qui vous couvrent , n'ajoutera rien à la douceur de votre repos.

Quelle satisfaction la gloire peut-elle vous donner pendant la vie ? Connoît-elle le repos ? Elle loge dans de magnifiques Palais : elle nourrit les Rois mêmes , mais elle les nourrit de fumée.

Dites-moi : Le plus grand des *Césars* , * couronné de mille lauriers , n'a-t-il pas tout ce que vous pourriez désirer ? mais pénétrez , esclaves d'un vain éclat , jusques dans l'intérieur de son Cabinet ,

* Charles VI. qui étoit alors au comble de sa fortune.

& voyez si vous lui enviérez sa fortune.

Il est flateur d'être né dans la puissance & nourri dans la grandeur ; mais le lustre de tant de Diadèmes , la majesté de tant de Thrônes , n'est que la parure de l'inquiétude.

Détourner les Armes irritées de l'Europe , ou les réprimer ; être au timon de la terre , protéger des sujets opprimés , ou les apaiser , tant de soins étrangers occupent le Prince pendant le jour.

Mais gouverner son propre Empire , soutenir l'Etat , l'Eglise & le Commerce , faire ce que l'honneur & l'utilité exigent , éguiser ses Armes dans la Paix , jeter le fondement du bonheur de la postérité , ces soins le privent du repos même de la nuit.

Il gémit sous le poids de sa dignité ;

gnité ; vous voyez l'éclat , & il sent le fardeau ; vous dormez sans crainte pendant qu'il veille ; trop heureux si le Destin brisoit les chaînes dorées de son brillant esclavage.

Mais lorsque les malheurs accablent un Prince ; lorsque le Destin même le combat ; lorsque la puissance & la malice le foudroient , & que son Thrône ébranlé par l'orage tremble sous lui , c'est alors qu'il sent le poids de son Sceptre.

Malheureux si son orgueil l'a-veugle , le Souverain Maître de l'Univers qui lui confie le Sceptre, lui apprendra à qui il en doit l'hommage. Le laurier ne garantit pas de la foudre , le tonnerre frappe les cimes des tours , & le malheur poursuit les Tyrans.

Combien de Héros qui le matin étoient couverts de lauriers , & auxquels le soir on n'a accordé

H

qu'avec peine un cercüeil ? Que de Conquérans finissent leurs jours qu'ils ont conservés dans mille dangers , par le poison qu'un Ami leur présente.

Le modèle des Princes est obligé de souffrir à ses côtés un monstre digne du dernier supplice. * *Auguste* , vainqueur de la terre , voit périr sa Maison couverte de honte , par les crimes de ses Enfans.

Pars, *Hannibal* , des Montagnes brûlantes de l'Afrique , passe les Alpes escarpées , cherche la gloire dans le sang des Romains : Rome même tremble au bruit de tes armes, mais après tant de victoires , le poison fera ta dernière ressource.

Quand il y auroit enfin un mortel constamment favorisé de la Fortune , & qui seroit au comble de ses vœux , seroit-il plus libre de soins ? L'ambition est un

* Antonin le Philosophe , & Faustine,

feu éternel , que ni le tems , ni la gloire ne peuvent éteindre.

Ce que nous souhaitons aujourd'hui , la possession d'un jour nous le fera oublier ; un autre souhait succédera à celui-là ; la gloire nous excite à des actions toujours plus grandes ; elle regarde comme honreuse la réputation même que nous avons acquise.

Les rives les plus reculées du *Gange* , sont les bornes des exploits du fils de *Philippe* : là le monde finit , mais les desirs du Conquérant ne sont point remplis ; il voudroit pouvoir s'ouvrir dans les Cieux mêmes , une nouvelle carrière pour ses exploits.

O vous que la vertu conduit à une gloire plus pure , quelle vanité vous séduit ? que vous sert-il de marcher sur les pas des Dieux , si dans les routes ténébreuses du vice , il est un chemin qui mène à l'immortalité ?

H ij

La Renommée ne se borne pas à illustrer les bonnes actions ; elle confond la lâcheté avec la valeur , & la vertu avec les vices ; jamais elle ne pèse le prix des choses ; qu'une trahison réussisse , son auteur est sûr de l'immortalité.

Qui nous a donné l'éloge d'un *Habis* ,* pendant que les crimes des *Césars* se conservent à jamais dans mille ouvrages ? *Alexandre* n'est-il pas surnommé *le Grand* , pendant qu'*Ungue* & † *Ascan* sont ensevelis dans les ténèbres d'un éternel oubli ?

Avouez-le , grands Héros ! la

* Roi d'Espagne , qui a régné long-tems , & appris à ses Sujets l'Agriculture & les Arts. Voyez *Justin* , Livre 44. chapitre 4.

† *Ascan* est le nom du Fondateur de l'Empire Germanique. *Ungue* , est celui d'un ancien Roi de Suède ; qui a gouverné ses Peuples dans la paix , & dans l'abondance. Voyez *DALIN* , *Histoire de Suède* , ou l'extrait dans la *Bibl. Rais.*

postérité que peut-elle admirer en vous, qu'une heureuse folie ? Qu'on vous ôte l'honneur d'avoir désolé le monde, d'avoir pillé, assailli, brûlé, saccagé, que restet-il en vous de mémorable ?

Je veux enfin que la Gloire nous conduise à un plaisir parfait, mériteroit-elle nos empressements ? Nous lui sacrifions les plus beaux jours de la vie, & le meilleur de nos forces, & nous ne la possédons qu'après la mort.

Des chemins escarpés nous conduisent insensiblement à la gloire ; nous païons chaque pas de notre sang ; avec l'âge nous croïons atteindre le sommet, & la mort nous replonge dans l'abîme.

Lorsque le Vainqueur de *Babylone* apprend dans les bras de ses Héros étonnés, que son mal est sans ressource, à quoi lui servent alors ses Couronnes ? Que lui importe que des débris de Thrônes

renversés , il se soit élevé des Autels pendant sa vie ?

Réjouis-toi de la victoire d'Arbèle , essuie avec les lauriers qui te couvrent , la sueur froide de ton visage glacé ; tu triomphe pour mourir avec plus de douleur ; tu as pillé la Terre pour des héritiers inconnus , tu as été le Maître du monde , & tu rentres dans le néant.

César , viens , vois & triomphe , que l'Univers , le Théâtre de tes guerres , te soit soumis ! mais sache que des poignards prêts à te frapper , furent éguilés avant ta naissance , rien n'est capable de t'en garantir.

Heureux celui , qu'un Destin favorable préserve d'une gloire & d'une fortune éclatante ; qui méprisant ce que le monde encense , libre du joug des affaires , emploie les forces du corps & celle de l'esprit à la vertu.

O ! toi , qui unis les agrémens d'une aimable jeunesse , à une vertu plus meûre , que manque-t-il à ton bonheur ? Heureux *Giller* , tes jours sont purs , les soins & de vaines plaintes , ne les troublent pas , puisque l'ambition & l'envie ne te dominant point.

Ces peines que l'on se donne pour changer sa situation ; ces vains projets pour une fortune éloignée , n'ont point d'appas qui te séduisent ; la source d'une satisfaction constante , ne tarira jamais chez toi , elle coule de ton cœur.

A quoi te serviront mes vœux ? Le verre peut-il embellir le diamant ? La gloire peut-elle relever l'éclat de la Vertu ? La Vertu elle-même te donnera ce que je ne puis que te souhaiter.





LA VERTU.

ODE

A M. DROLLINGER.

N On , la vertu n'est point une chimère ; c'est dans le cœur qu'elle germe. Il est un Dieu , & ce Dieu de sa foudre frappe la cime des Monts.

Que les Athées se rient du Ciel ; l'erreur naît d'un cœur corrompu ; ils croient s'affranchir de leurs devoirs en les méprisant.

Ce n'est ni l'orgueil ni l'amour propre , non , ce sont des sentimens que le Ciel nous inspire , qui nous enseignent la vertu , & qui nous apprennent quelle est sa récompense.

Est-ce la dissimulation qui nous
fait

fait triompher de nous-mêmes ,
qui étouffe le feu de la colere , qui
nous fait condamner les flammes
agréables d'un amour dangereux ?

Est - ce la stupidité ou la ruse ,
qui porte le sage à soutenir la ver-
tu dans les fers , & à ne point pâ-
lir aux approches de la mort ?

Est-ce la folie , qui réunit deux
cœurs ? qui fait qu'un ami se re-
trouve dans l'autre , & qu'on se
précipite au milieu des ennemis
pour sauver celui qu'on aime.

La pitié de *Titus* vient-elle de
l'ambition ? cette pitié qui l'en-
gage à ouvrir des bras bienfaisants
aux malheureux , à partager ses
pleurs , & à saigner des coups
qu'on lui porte ?

Au milieu de sa malice effré-
née , la Jeunesse reconnoît encore
l'Image de Dieu dans la Vertu ,
& lorsqu'elle haït le bien , elle
aplaudit en secret au vrai Sage.

Le vice , il est vrai , fleurit &
prospère ; l'avarice conduit aux

richesses , l'ambition aux honneurs , la malice à la grandeur , l'adulation aux graces , & la vertu au mépris.

Mais le Ciel a toujours conservé des Disciples ; la Piété subsiste dans l'obscurité , l'or & les perles se trouvent chez les Mores , & les Sages parmi la foule insensée.

La vertu est la source de la vraie tranquillité ; la volupté dégoûte , les Richesses lassent , les Couronnes pèsent , la Gloire n'éblouit pas toujours , mais la vertu ne manque jamais.

Cher DAMON , si tout ne va pas au gré de mes desirs , je rentrerai dans moi-même ; la joie & la tristesse sient également bien au Sage , la Vertu orne l'une & l'autre.

Le Sage , il est vrai , ne choisit pas sa destinée ; mais il fait servir le malheur même à sa félicité ; Si LA MASSE DU CIEL VENOIT à S'ECROULER , IL RESTEROIT FERME SOUS SES RUINES.



D O R I S.

LA lumière du jour s'est obscurcie ; le pourpre , qui brilloit au couchant commence à pâlir ; la Lune montre ses cornes argentées , la Nuit verse ses pavots , & abreuve par la rosée la Terre altérée.

Viens , DORIS ; viens sous ces Hêtres : rendons - nous dans ces lieux tranquilles , où nous n'aurons d'autres témoins que nous mêmes. Le souffle des Zéphirs amoureux y anime les feuilles , t'invite par ses caresses.

La sombre verdure de ces arbres épais jette l'ame dans d'agréables rêveries ; elle s'y livre , contente d'elle-même , elle recueille avec plaisir ses pensées distraites.

Dis-moi , DORIS , ne sens-tu

I ij

pas dans ton cœur les mouvemens délicats d'une tendre douleur , plus douce que le plaisir même ? tes regards ne s'attendrissent-ils pas ? Ton sang ne vient-il pas avec plus de vivacité enfler ton sein innocent ?

Je vois que ton cœur se consulte ; tu te demandes , que m'arrive-t-il ? que sens-je ? Mon Enfant, tu ne le connoîtras pas , mais je te le dirai sans peine , je sens bien plus pour toi.

Tu rêves ; ta vertu s'allarme : l'aimable rougeur d'une chaste jeunesse couvre ton visage confus ; des mouvemens opposés émeuvent ton sang : un honneur sévère te fait rejeter un Amour innocent , que ton cœur ne rejette pas.

Adoucis tes regards , belle Enfant , soumets-toi à ta destinée ; l'Amour seul lui manquoit encore. Pourquoi refuser ton bonheur ! tu n'en échapperas pas ; qui doute a choisi.

La première fleur du bel âge anime ton esprit vif , qui n'est pas fait pour languir dans une indolente indifférence ? la source du feu qui brille dans tes yeux , est dans ton cœur ; tu ne resteras pas toujours insensible. On aime aisément , quand on est aimé de tout le monde.

Quoi , l'Amour pourroit - il t'effraier ? la honte n'est que pour le vice ; l'Amour n'a rien qui fasse rougir. Regardes tes Compagnes , tu sens ce qu'elles ont senties , ta flamme est celle de la Nature.

Ah ! si tu te laissois toucher par une ombre de cette volupté que goûtent deux cœurs qui se sont dévoués l'un à l'autre , tu demanderois au Destin ces longues heures , que ton cœur insensible a passé dans l'oïveté.

Lors qu'une Belle s'est rendue à celui qui ne vit que pour elle , & que ses refus ne sont que des

badinages ; lors qu'après les preuves de la fidélité du Berger , la raison s'accorde avec le cœur , & que la vertu elle-même le couronne de myrthe.

Quand de tendres résistances , de douces violences , des vols amoureux , & des combats agaçants enyvrent leurs cœurs de volupté ; quand les regards distraits de la Belle , & ses yeux couverts de larmes demandent secrètement ce qu'elle refuse.

Quand . . . mais je me tais , aimable D O R I S , ce que je dis , n'est qu'un songe de ce plaisir que je t'ai dépeint. Délicieuses inquiétudes , doux ravissemens , quoi ; j'entreprends de vous décrire , à peine le Cœur peut-il suffire pour les sentir.

Tu soupires , D O R I S , tu t'attendris ? trop heureux , si mes paroles pouvoient t'inspirer du goût pour l'Amour ! Que l'Amour est agréable ! si son image excite de

si tendres mouvemens , que ne fera point l'Original ?

Jouis de la vie , ne sois pas si belle inutilement pour toi , ne sois pas si belle pour notre tourment. Ne te récrie pas sur la crainte & sur les chagrins de l'amour ; le fade assoupissement d'une froide indifférence est mille fois plus désagréable.

Qu'as-tu d'ailleurs à craindre ? laisse à d'autres cœurs les précautions qui viennent de la crainte d'être abandonnés , dès qu'on les possède. Tu resteras toujours la Maîtresse des Ames , si ta beauté captive les Esprits , ta vertu les retiendra dans les chaînes.

Choisis parmi notre jeunesse ; ton règne est celui de la vertu ; mais choisis moi , si j'ose te conseiller. Pourquoi te célerois-je mon cœur ? Ton choix peut tomber sur de plus nobles objets , mais sur personne , qui m'égale en amour.

Tel prônera ses Aïeux , tel autre brillera d'un lustre acquis , tel enfin peindra délicatement sa flamme ; chacun vantera quelque chose : pour moi , je n'ai qu'un cœur à t'offrir , un cœur , que le Ciel m'a donné.

Ne te fie pas à tous les Amans ; souvent leurs paroles expriment un Amour violent , pendant que leur cœur ne sent rien. L'un aime l'éclat qui t'environne , l'autre t'aime , parce que tout le monde t'aime , un autre ne cherche en toi que son plaisir.

Pour moi , j'aime , comme on aimoit , avant que la bouche scût feindre des soupirs imposteurs , avant que les sermens de fidélité devinrent le fruit de l'art. Mes yeux ne sont tournés que sur toi , de tout ce qu'on estime en toi , je ne demande que ta faveur.

Je ne brûle pas uniquement dans mes vers ; je ne cherche pas à t'élever au rang des Déeses , il te sied trop bien d'être une Mor-

telle. Un autre se plaindra avec plus d'art , ma bouche en dit moins , mais mon cœur sent infiniment davantage.

Si un cœur plein d'amour , que personne ne partage avec toi , si une fidélité éprouvée dans les douleurs , si un respect véritable peuvent te toucher , si tu donnes cœur pour cœur , sûr de ton amour je suis le plus heureux des Mortels.

Rends justice à ma Flamme ; tes beaux Yeux qui l'ont fait naître , la connoissent par une longue épreuve. Si je t'ai toujours jours paru fidèle , agréé mes services ; un seul mot suffira pour les payer.

Pourquoi ces regards timides , épars , & languissans ; nous sommes sans témoins , belle Enfant , ne puis-je t'attendrir ? Oïï ta bouche ne donne aucun signe , mais tu consens par tes soupirs.



SATYRE.

JE n'ai que trop blâmé le monde, à quoi sert-il à la Vérité de se montrer ? a-t-elle jamais trouvé des partisans ? voyez un JUVENAL, le fleau de l'Antiquité ; quel bien ses Satyres ont-elles fait à la Société ou à lui-même ? le fiel de sa plume mordante le fit réleguer en Libie, pays plus éloigné & plus stérile que Tomos. Rome lut ses écrits, & Rome continua ses excès. Tout le monde fait aujourd'hui, ce que Rome fit alors. Depuis que BOILEAU a banni le faux esprit du Parnasse, la raison & la rime se sont-elles unies en France ? NADAL ne vit-il plus ? PELEGRIN ne rime-t-il pas encore ? tout Paris ne court-il pas à la farce de Scapin ? Moi, qui ne suis point né sous une Etoile poétique, à quel titre vais-je réformer les actions des Humains ? L'Hypo-

crite, en lisant mes vers , suspendra-t-il ses médisances secrètes ? Sa haine en deviendra plus vive , & son cœur ne se corrigera pas. L'Image de THESSALE* fut elle gravée sur le titre , prévenu de son mérite , le Médecin se récriera toujours contre les remèdes que d'autres ont proposés.

Je ne ferai donc que louer , s'il m'est possible. Tu ris , ma Muse ; mais il faudra t'y résoudre. Le sage DESPREAUX n'a blâmé que des Poètes , & s'il n'eût chanté avec le même génie le passage * du Rhin, il se fût peut-être morfondu de froid & de misère , & eût entonné avec *St. Amant* des plaintes lugubres. Mais où trouver un Héros digne de mes Chants ? Je parcours tous les noms ; depuis le Sceptre à la Houlette , je ne trouve

* *Thessale* , célèbre Médecin sous *Néron*.

* Tout ce que *Despreaux* dit à la gloire du grand *Louis* , c'est qu'il fut spectateur de cette action. *Mais Louis d'un regard fut bientôt la fixer*, Epître IV. 127. v.

que trop de matière pour des Satyres , & trop peu de sujet pour des loüanges. Faites comme AUGUSTE le dénombrement de tous les âges , vous ne trouverez point de fin au vice , & aucun commencement de vertu.

Dis - moi , Helvétie , Patrie de tant de Héros ! pourquoi tes anciens habitans ressembloient - ils si peu aux modernes ? N'étoit - ce pas ici , où brilla le glaive de BIDERBO ; ** qui teignit de son sang le drapeau arraché à l'ennemi ? Où coule le sang des MUHLEREN , * & des BUBENBERG ? de ces Ames

** Biderbo , s'appelloit Walo de Gruieres; on lui donna le nom de Biderbo , ou d'Homme d'honneur , parce qu'il avoit sauvé le drapeau de la République dans une bataille donnée près de Berne , contre Frédéric Duc d'Autriche , fils de l'Empereur Rodolphe , en 1289. Ses descendants ont toujours porté ce nom en mémoire de cette action.

* Bubenberg Famille d'une ancienne noblesse à Berne , aujourd'hui éteinte. Ils furent les fondateurs de cette République ,

de l'Etat , qui avec un courage ferme ont vécu pour la Patrie , & sont morts pour elle ; qui méprisans également l'or & l'ennemi , nous ont acquis une gloire , que des neveux dégénérés après bien des siècles ont de la peine à effacer. Alors les troupeaux faisoient les richesses , & souvent le même bras battoit la graine & les ennemis. Alors , des Femmes , plus vertueuses que les Hommes de nos tems , racheterent par le sacrifice de leurs bijoux l'Etat de sa ruine , ** cet Etat , dont les trésors servent à présent de Banque ouverte , & de ressource au luxe. Où est cet amour de la gloire , qui rendit Rome la Capitale du Monde , & nous éleva du néant à la grandeur ? Où est cette ambition , qui se fait

sous la conduite de Berchtolde V. Duc de Zaringue. *Muhleren* , un Officier de cette Famille , qui étoit aussi d'une ancienne noblesse , fit paroître son courage dans la défense de Morat contre Charles le Hardi , en 1476.

** C'est un trait de l'Histoire de Berne,

Dignité bien acquise, & soutient le poids de l'Etat. Il apprend l'art de régner avant que de l'exercer ; différent en cela des Grands , qui ne s'instruisent que dans l'exercice de leurs Charges. Sous la poussière tranquille des parchemins à demi rongés , il cherche l'Histoire de la République, ses révolutions, le flux & le reflux des affaires. Son esprit toujours vif, toujours appliqué, passe dans les veilles & au service de la Patrie, le tems que la Jeunesse indolente perd dans les bras du sommeil. Il fait circuler les trésors de l'Etat pour le bien des citoyens ; comme le cœur répand la force & la vie dans les membres. Personne ne sort affligé de sa présence ; il aime la vertu , & il en est aimé.

outrée ne crut pas devoir le publier dans celles de 1732. & 1734. Il craignit qu'on ne l'accusât de flatterie , & qu'on ne le soupçonnât de faire servir sa muse à lui procurer des Patrons. Ces raisons ayant cessées depuis son éloignement de sa Patrie, il ne crut plus devoir priver l'illustre Chef de sa République d'un éloge si bien mérité. ..

† CATON vit encore ; il oppose son exemple aux mœurs corrompues , & combat le vice par ses actions. Il est vrai que ni CATON , ni les Loix n'ont pû arrêter le torrent du luxe & du libertinage ; mais tel qu'une digue inébranlable , qui repousse la fureur des vagues enflées pour la rompre , sans céder au courant , lors même que les flots impétueux se répandent sur ses bords , tel CATON n'a souffert , pendant que le torrent des mœurs étrangères a inondé de vices toute l'Helvétie. La simplicité des anciens tems , où la politesse ne différoit point de la sincérité , où la vertu étoit honorée dans la pauvreté même , cette simplicité règne dans son Ame austère , qui n'a jamais été trompée par la ruse , que les menaces des Grands n'ont pû détourner de

† Il vivoit encore alors , mais il ne vit plus. Ce caractère est fort marqué pour ceux qui ont connu la personne qu'il dépeint. M. de Haller n'a pas cru devoir la nommer.

de la justice , qu'aucun intérêt n'a jamais fléchi. Plein de rigueur pour vanger les Loix , plein de compassion , lorsqu'elle est permise , plein de bonté pour les malheureux , sévère contre la malice insolente , toujours attaché au bien de la Patrie , il est autant ennemi du vice , qu'il est haï du vicieux. Puisse-tu vivre grand Homme ! puisse-tu ne jamais perdre tes forces , & veiller pour nos Enfants , comme tu as veillé pour nos Pères.

On connoît assez les autres amis de l'Etat , ils sont faciles à compter : & quand la mort aura tranché ces vies précieuses , quel soufrit trouvera-t-on à la Patrie ? Qui réunira la science à la vertu ? Qui marchera sur les traces de ces grands Hommes , pour remplir le vuide que laissera leur vertu plutôt que leur nombre.

Ce ne sera pas *Appius* , qui dans son extérieur pompeux , dans ses discours & dans ses regards , n'é-

tales que sa grandeur & sa puissance. La porte de ce grand homme n'est pas ouverte à tous les Citoyens ; il n'accorde pas ses regards à tout le monde. Son autorité fléchit le droit ; il veut que ses ordres soient des loix. Maître de ses Citoyens , il ne l'est pas de soi-même. Mais ôtez ce lustre emprunté , le Héros s'évanouit ; la différence de lui à nous , disparaît dans l'intérieur ; ce n'est qu'un esprit commun , soutenu par l'orgueil , un Palais superbe , dont les appartemens sont déserts.

Ce ne sera pas *Salvius* , le favori de nos Femmes. Si l'on veut faire quelque amulette , on n'a qu'à consulter son goût délicat. Qui est-ce qui connoît mieux que lui , le cours d'une Mode régnante , ou le prix d'un ruban ? Qui porte des habits plus bigarrés , ou d'une façon plus nouvelle ? Qui est-ce qui nomme Paris plus souvent , & donne les Cartes avec plus de graces ? Qui mieux que lui place

ses pieds ; qui chante & qui saute plus légèrement ? O Appui de ta Patrie ! Où trouverons-nous un enfant qui ait à rougir un jour de tant d'adresse ?

Sera-ce D E M O C R A T E , cet héritier de l'Etat , qui n'a d'autre Patrie que sa Famille , qui connoît toutes les Généalogies , suppose toutes les Elections , & compte tous les suffrages sans se tromper d'une balotte ? Il s'engage aujourd'hui à l'un , & demain à l'autre , & ne met que le rideau entre la promesse & l'effet. Il règle la justice sur l'amitié , fait un commerce des Emplois , & ne dédaigne aucun moyen, pour charger l'Etat de sa Famille. Il parcourt toutes les maisons , mène , flatte , supplie , promet , & traite tout le monde de Cousin.

Ce ne sera point non plus R U S T I Q U E , à qui rien ne déplaît davantage dans les mœurs du Siècle , que la sobriété. C'est un Homme du vieux ton , qui blâme

K ij

tout Esprit nouveau , qui parle
& boit comme ses Ancêtres. C'est
dans la Cave , qu'il faut éprou-
ver sa capacité. Là il vous nom-
mera à la seule vuë , le côteau
& l'âge du vin. Mais de connoî-
tre les Sciences , la Patrie , les de-
voirs , l'Eglise & le Commerce ,
ce sont des rêveries , qu'il ignore
sans peine. Le Monde pourra se
changer , sa tête ne changera point.
Que l'intéresse le Droit , c'est une
marchandise étrangère ? Il apelle
juste , ce qui lui plaît ; solide , ce
qu'il comprend : m'écontente-
ment , le devoir d'un Citoyen ;
étranger , tout Homme qu'il haït.

Seroit ce SICIN , ce Frondeur
de l'Etat , qui croit avoir seul la
sagesse en partage , & le bon sens
en dépôt ; qui ne trouve rien de
raisonnable , que ce qui part de
son fond , & qui désapprouvera
ses propres sentimens dans la bou-
che d'un autre. Tantôt il se plaint,
que l'on punit avec trop de sévé-
rité , & tantôt , que l'on laisse le

cours libre au vice. Il compare aujourd'hui notre Etat à celui de Zug , & demain à celui de Venise. Qui peut se promettre son approbation dans le gouvernement ? Tout est mal à son gré ; il trouve les récompenses déplacées , & les refus injustes. C'est ainsi que les Grénouilles , qui peuplent les roseaux , font entendre leur coassement par le beau tems comme par l'orage.

Ce ne fera point HELIODORE , qui ébloui par l'éclat de la France , rougit de n'en pas être l'esclave ; il méconnoît sa Patrie , fait parade du portrait du Roi , traite de bagatelle cette liberté , que nos Ayeux ont scellée du sang de CHARLES , méprise les bornes étroites de l'Etat ; laisse les Loix au Peuple , & paroît honteux du titre de Sénateur. Fuis Esclave ! une République ne veut que des Ames libres , une Ame fervile est indigne d'y commander.

Qui donc ? HEREPHILE , ce

Chrétien de tous les cultes; qui est membre de toutes les Sectes sans être attaché à aucune; cet Avocat des vices, ce Protecteur des faux Dévots, qui entreprend de défendre ce qui sert à la ruine de l'Etat, qui appelle la malice simplicité; l'hypocrisie dévotion, & arrache le glaive à la justice irritée. Il noircit le Culte & la Religion par des discours équivoques, & ne raille jamais avec plus de plaisir, que sur les Ministres. Souvent il cache d'autres vuës sous un amour aparent, & ses desseins réussissent mieux quand ils ont Dieu pour prétexte. Ces richesses, qu'il semble dédaigner, ne sont pas négligées: si son ame est dans le Ciel, ses mains sont sur la Terre.

Qui encore? ZELOTE, cet Ange de l'Eglise, prêt à me tirer au Ciel la corde au col. TIMON ce Misanthrope, qui n'a jamais rien approuvé, & qui ne sourit, que lorsqu'on condamne un criminel au supplice. Ce SINGE des François,

qui prend du Tabac pendant l'élection ; qui badine en prêtant des fermens , & siffle dans l'assemblée du Sénat. Cet *Autre* , qui mal affermi sur ses pieds , voit tourner l'Hôtel de Ville ; qui va de la table au Sénat , & du Sénat à la table. Ce *Politique* profond , qui hait & embrasse tout le monde. Ce riche *Ignorant* , l'ennemi de toutes les Sciences ; qui croit le Soleil quarré , & les Astres des lanternes. Ou enfin tant d'autres , qui servent de Satellites aux Grands , de zéros à l'Etat , & de consonnes au Sénat.

Sous de tels Magistrats un Peuple ne sera jamais heureux. Il faut du génie & de la raison pour présider dans une République. Qu'ils s'instruisent encore dix ans , en décidant dans * l'Etat extérieur

* *L'Etat extérieur* à Berne est la République de la jeunesse , qui la forme avant qu'elle entre dans les charges de l'Etat ; c'est comme l'école de la République , où l'on s'instruit dans les for-

des choses proportionnées à leur capacité.

Un Homme , dévoué au service de l'Etat , qui veut s'élever aux Dignités par les degrés de la vertu , préfère le bien du peuple à sa propre fortune , & se fait l'instrument du destin pour le salut de la Patrie. Il trouve dans la vertu le prix de ses travaux , il connoît son devoir , & il le remplit , comme il le connoît. Que celui qui aspire à un rang élevé , apprenne donc à connoître la constitution intérieure de l'Etat qui le nourrit. Qu'il sache comment l'autorité & la puissance , partagées avec proportion dans tous les degrés de l'Etat , entretiennent l'ordre & la

malités du Gouvernement , & sur tout dans la liberté nécessaire pour parler en public. On y observe le même rang , les mêmes titres ; & le même cérémonial que dans le Sénat. Et cet Ordre , dont l'institution est de près de deux Siècles , a reçu du Souverain la confirmation de ses loix , & de certains privilèges.

la tranquillité ; quelles sont les forces & les trésors de la République ; comment la Paix & l'amitié se fondent sur les premières alliances, héritage d'un Siècle meilleur que le nôtre ; comment enfin l'Etat est devenu florissant ; & par quels moyens sa puissance & ses richesses s'accrurent ? Qu'il connoisse les premiers motifs des Guerres , la route qui conduit à la victoire, les foibles de l'Etat ; ses maladies intérieures, qui à la faveur de la sécurité publique, ruinent peu à peu sa première vigueur. Qu'il s'instruise des Coûtumes & des Loix ; comment la sévérité & la fermeté de la Justice arrêtent le torrent impétueux des vices déchaînés ; quelles sont les bornes de l'autorité civile sur l'Eglise , & comment l'unité de la Foi peut être entretenue sans l'esprit de persécution. Qu'il étudie encore , ce que l'art & le terroir produisent , ce qui est profitable à l'Etat , & par quelles voyes l'or de nos voisins se répand dans

nos villages. Il doit même étendre ses recherches sur les troubles, qui agitent l'Europe. Il doit savoir, comment les Puissances liguées se balancent dans un équilibre perpétuel ; par quels secours le Commerce fleurit ; pourquoi l'Univers entier paie le tribut de ses richesses à la Troupe industrieuse de quelques Gueux aventuriers ; ce qui rend la France formidable, ce qui l'affoiblit ; & comment l'Art & les Sciences aiguissent ses armes : *Rome* & *Sparte* même peuvent l'instruire ; leur exemple est capable d'inspirer la vertu. Mais prends soin surtout de former ton cœur dès la première Jeunesse ; recherche la science, mais plus encore la vertu : Apprends, qu'il n'est de bonheur que dans une conscience tranquille, & que tu es le seul obstacle à ta Félicité : Qu'un bien acquis par des voyes honnêtes peut orner le Sage ; que la vertu donne plus de gloire que les titres ; que la modestie & la sagesse ne sont pas de vains noms,

& que l'on trouve des Rois parmi les Philosophes. Qu'aucun attrait ne soit jamais assez fort pour te détourner de ton devoir , aucun intérêt assez puissant pour te séparer de celui de la Patrie. Mets ta gloire plutôt dans le bien public , que dans les applaudissemens du Peuple ; sois Ami de tous les Citoyens , mais l'esclave de personne. Aime la justice & l'équité , & pèse dans la même balance , le droit menaçant des Grands , & les plaintes du Pauvre abandonné. Dans les élections considère plutôt la dignité du sujet , que sa reconnoissance. Ne cherche dans le travail , que le plaisir de servir sans récompense. Voilà les devoirs que tu dois apprendre & remplir ; le reste est caché à nos yeux ; le Ciel aura pour toi des soins , que tu es incapable de te donner. Si un jour il t'élève aux premiers Emplois , s'il te confie le salut de tes Citoyens , mérite alors par ta conduite les éloges de nos derniers Nèveux ,

fais que ta mort afflige l'Etat,
que ton peuple te régresse, com-
me les Orphelins pleurent leur
Père. Quelques étroites que soyent
les bornes de ton Païs ; tu seras
selon moi le premier des Héros ;
tu seras au monde un instrument
de la bonté de Dieu , & plus grand
que tous les Conquérans.





L'H O M M E

D U S I È C L E .

T OI, dont l'exemple rend la vertu attraiante, qui fais unir dans tes discours l'agrément à la la raison, & qui soumets à la sagesse d'esprit & la vivacité, qui servent d'ordinaire à couvrir la difformité du vice ; dis-moi O S.. pourquoi nos cœurs sont ils devenus si froids & si insensibles ? le nom de la vertu s'oublie, elle est devenuë la fable du grand monde; on met la morale au rang de la Chevalerie errante, & l'on rit, quand un livre parle de gens qui se sont refusés quelque plaisir, ou qui ont aimé quelque chose hors d'eux - mêmes.

Détestable plaisanterie, sagesse d'une folie raffinée, fille de l'ignorance & de la vanité, c'est toi,

L iij

qui as confondu la première le prix des choses ; en rendant la vertu ridicule , & la vice agréable. Depuis qu'une jeunesse effrenée te choisit dans Paris pour l'antipode de la solidité & de la vertu , on ne reconnoît plus la Nature dans nos jugemens ; on voit traiter avec badinage & avec mépris , ce qui méritoit l'admiration ? pendant que des actions dignes de l'enfer se donnent effrontément en spectacle , & ornent ceux qu'elles devroient couvrir de honte.

Jadis un homme qui aspirait à la gloire , étoit aussi grand par son génie , que simple dans ses actions ; fidèle à sa Patrie , religieux envers la Divinité , ferme même contre les Grands , bon envers les inférieurs , pauvre pour soi - même , & riche pour l'indigent. Son cœur parloit pour le parti le plus juste , mais son oreille étoit ouverte à tout le monde. Attaché à l'Épouse qu'il s'étoit choisie , il étoit insensible pour toute autre beauté.

Ignorant dans la bagatelle, & solide dans la connoissance du Droit & de la prudence, il recevoit sans répugnance de sages conseils, lors même qu'ils venoient d'un ennemi; & respectoit la Loi, lors même qu'elle condamnoit ses amis. Toujours occupé, quand il étoit seul, & toujours de loisir pour donner audience; il n'étoit ni avide du gain, ni insensible à la gloire. Il ne se laissoit ni emporter par le zèle, ni rebuter par la résistance; & il aimoit sa patrie préféablement à ses amis. Ses discours étoient succinets par choix, & faciles à comprendre par leur netteté. Officieux sans intérêt, & toujours incorruptible; il s'élevoit, & Berne avec lui; il ne devoit son élévation qu'à son mérite, & il n'ambitionnoit d'autre récompense, que l'amour de ses Citoyens.

En vain le Ciel bienfaisant voudroit-il accorder aujourd'hui un homme de cette nature à la Terre ingrate: Si sa vertu n'est annoblie

par les richesses , si le bon goût du luxe ne brille dans sa maison & dans ses habits , s'il ne possède la science délicate de la débauche , s'il ne sçait enivrer ses amis de vins étrangers , s'il met quelque différence entre la haine & la faveur , & si quelquefois son cœur se trahit sur sa bouche , tout le monde renverra cet homme du vieux tems au siècle de KISTLER * , à la bêche & au pain de seigle.

Comment donc faut-il être fait pour nous plaire ? Comme POM-
PONIUS ? ce Héros des libertins , cet objet chéri du beau sexe , ce modèle de la jeunesse. Il doit , il est vrai , la plus grande partie de son mérite à l'habileté du Tailleur & à celle du Cordonnier. Paris même orne sa tête , une Ville moins fameuse n'a pas assez d'art ni de poudre pour le siège d'un si grand génie. Souvent son courage a triomphé de la fortune dans une

* Un homme remarquable dans la République de Berne , il a vécu en 1470.

banque , où il mettoit sur une carte la moitié de son patrimoine. Lorsque fort avant dans la nuit il se voit bien accompagné , alors sa valeur brille par tout , où il ne trouve point de résistance. Sur tout quand après une longue débauche la tête troublée par des vins prétieux , il brise tout ce qu'il rencontre , fait sauter fenêtres & vitres , & retentir de ses cris les rues désertes : malheur à la patrouille ! contre des fusils sans charge , & des épées , qu'il est défendu de tirer , il prouvera ce que l'ennemi doit attendre de sa valeur. Mais enfin il est jeune , que feroit-il tout le grand jour ? il dort jusqu'à midi , peut-il reposer plus long-tems ? il n'ose travailler , crainte de s'avilir ; il ne veut pas lire , parce qu'il s'ennuye de critiquer sans fin ; on est trop gêné auprès des belles , que feroit-il sans le jeu , le vin , & les grisettes ? l'honneur est d'ailleurs son idole ; on peut hardiment gagner de lui , plus qu'il ne possède : son

premier argent est employé à payer la dette d'honneur , & en attendant l'Artisan se nourrit de patience. En vain le Marchand fatigue sa porte bien instruite ; un regard irrité oblige le pauvre à traîner ailleurs sa misère , & à lui en épargner la vue. Quelle amitié sincère ne témoigne-t-il point à Dorante ? avec quelle ardeur ne l'embrasse-t-il pas ? ton sort sera le mien , lui dit-il , si jamais la fortune me favorise. . . Cet ami bénit en s'en allant ce moment , où il a fait une connoissance aussi heureuse. Mais lorsque dans le besoin il retourne à son protecteur , pour exiger la dixième partie de ses promesses solennelles , on lui dit , pas encore , bientôt , demain , ou quelque chose de pis peut-être , pour l'obliger à prendre lui-même soin de ses affaires. Que l'esprit de cet homme est brillant , qu'il est fertile en bons mots ! que le monde , qu'il fait rire , le comble d'éloges ! mais changez le de théâtre , à quatre pas de-là , éloigné de son cercle

son esprit se trouve à sec comme le poison sur le rivage; dès que l'assemblée ne veut plus rire de ses polissonneries, dès qu'on demande du sens, il demeurera muet. Il se moque de Pédant, qui veut trop l'aprofondir, satisfait de lui-même, dès que le beau sexe le trouve aimable. De quel air conquérant ne traite-t-il pas ses belles? il s'approprie d'abord leurs personnes, & tout ce qui leur appartient; mais si des chaînes d'or ne retiennent son cœur dégouté, sa flamme se refroidira bientôt par la jouissance; semblable aux insectes, qui fuient la rose, pour voler en bourdonnant vers la première ordure, il ira dans les sales caresses de *Catin* éteindre le feu, *qu'Iris* vient d'allumer. La Foi, la Nature, les Loix, & la Morale n'existent que dans la crainte d'un cœur timide, dont il fait s'affranchir. Sans respect pour l'Ami le plus intime, lorsque celui-ci se croit heureux dans la possession d'une Epouse aimable, ou d'une Fille innocen-

te , le séducteur , s'il est écouté , satisfait sa passion , & plonge sans regret le poignard dans le cœur de son Ami.

Loin d'ici ce prétendu galant Homme , dira quelque Vieillard en jurant ; ce beau titre convient-il à ce jeune petit maître ? Si vous cherchez du mérite , voyez *Porcius* , c'est lui qui doit servir de modèle. Egal dans sa conduite , homme d'ordre , circonspect , actif , avide jusqu'à ne regarder comme honteuse aucune voye qui le conduit au gain , chaste par économie , ménager pour soi & pour les autres , exact à ne négliger aucun enterrement , aussi assidu au prêche , que le banc qu'il occupe , & plus vétilleux sur les sols , qu'un Changeur sur l'or. Qui sçait mieux supputer des rentes , qui connoît mieux les formalités des discussions , & le prix de tous les exploits ? Aussi a-t-il fait faire Banqueroute à bien des malheureux , qui sans lui auroient

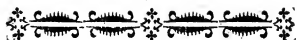
pû se soutenir quarante ans de plus. Il amasse prudemment des graines pour une disette éloignée , afin de tirer du profit de la misère publique. Avec quelle prévoyance n'a-t-il pas fait ses provisions dans le tems de la moisson ? Il porte le glaive de la Justice , & punit les mœurs corrompues : Instruit que le libertinage du peuple naît de l'abondance , & son insolence de la débauche , *Porcius* coupe le mal par la racine. Elevez , ô Citoyens , à l'envi ce grand Homme ! Non pas qu'il s'oublie , si vous lui manquez : car si le mérite ne peut le conduire aux premières Charges , la ruse & l'audace lui prêteront des aîles. Connoître l'équilibre des Factions , & les degrés de toutes les Alliances ; savoir employer les promesses , les services , les espions , les menaces , les repas , & quelque chose de plus comptant encore ; voilà la vraie Politique , qui nous tire de la poussière , en forçant la faveur du destin. Mal-

heur à ceux qui osent blâmer sa conduite ? ils sont sous ses pieds, & ne murmurent qu'avec une envie muette, qui ne peut les dispenser de le respecter ? chacun y est pour soi, le Sage est son propre guide ; tant de délicatesse ne rassasie pas, & il faut être fol pour aimer la misère.

Mais un badinage forcé cède à une douleur trop véritable. On garde le silence dans les grands malheurs, & on ne raille que des maux peu considérables. Disons tout : la corruption sappe avec rapidité les fondemens de l'Etat, & *Caton* n'a pas ri de *Clodius*. O tems ! ô mœurs ! le Vice est devenu un sujet de gloire. Que nous manque-t-il pour ressembler à Rome, que de nous assassiner impunément ? Non, nous n'en étions pas là, avant que la France nous connût ; la plupart de nos vices étoient encore inconnus ; la pompe & le luxe ont chassé la pauvreté timide ; autrefois notre sim-

PLICITÉ nous cachoit bien des poisons subtils. Nous étions heureux , avant que par des victoires fréquentes BERNE se fût élevée au dessus de ses Voisins , sur les ruines de Habsbourg ; les enceintes étroites de nos murs renfermoient de grands Hommes , ils étoient sans territoire , mais digne de commander. Ils avoient une même Patrie , un seul Dieu , & un cœur libre. Leurs Ames n'étoient pas vénales , & la trahison n'étoit pas chez eux une bagatelle. Aujourd'hui , amollis par un long repos , nous sommes entraînés par la pente du précipice , comme Rome & tous les Etats , qui touchent à leur terme. Le cœur des Citoyens , l'ame de l'Etat , le nerf de la Patrie , tout est foible & vermoulu. Le monde lira un jour dans notre Histoire , comment la perte de l'Etat suivit de près celle des mœurs. *

* De tristes événemens n'ont que trop confirmé cette Prophétie. Les auteurs des derniers complots étoient des gens dont le luxe avoit dérangé la fortune , qui ont souhaité de renverser l'Etat pour rétablir leurs affaires.



ÉPÎTRE

A M. STÆHELIN,

*SUR LA RAISON , LA SUPERS-
TITION ET L'INCRE'DULITE'.*

D'Où vient , cher STÆHELIN ,
cette assurance , avec laquelle
l'homme le plus ignorant parle
des choses les plus sublimes ? Tu
le sçais , l'erreur & la fraude en-
vironnent la vérité , elles obscur-
cissent sa lumière éternelle , &
interceptent sa clarté. En vain le
Sage , conduit par la Nature ,
prend la science & la raison pour
guides ; dans ce labyrinthe obscur
d'idées trompeuses, l'homme le plus
prudent s'égare par des routes in-
connues , & lors même que d'un
pas assuré il poursuit sa carrière , il
voit au bout qu'il ne fait que com-
mencer,

Le

Le peuple ne s'est jamais avisé de penser , il a trouvé la vérité sans la chercher : son approbation lui tient lieu des plus fortes preuves , & sa conviction croît avec son ignorance. Les raisons du Philosophe ne l'arrêtent point , il affirme d'un air intrépide , & décide ses doutes avec l'épée.

Etre malheureux , qui tiens le milieu entre l'Ange & la Brute ! tu te glorifies de ta raison , sans jamais la mettre en usage. A quoi te servent les leçons sublimes de la sagesse ? Trop foible pour les entendre , trop vain pour t'en passer , ton esprit qui chancelle & qui s'égare à tout moment , découvre souvent la vérité & n'en profite pas. Toujours semblable à un enfant , qui se trompant dans son choix , ne reconnoît sa faute , que pour retomber bientôt dans une autre , tu juges de tout sans principes ; esclave de l'erreur , tu ne suis que ses conseils.

M

L'homme , il est vrai , ne manque pas de lumières , ses pensées rapides ne se renferment qu'avec répugnance dans les bornes de l'Univers. Ce qui paroissoit impossible , est exécuté par l'industrie de l'homme. Il s'est fraïé un chemin à travers les Astres. Le cours majestueux de mille Soleils nouveaux est réglé depuis long-tems par les loix de HUGHENS , il a déterminé leur grandeur & leur solidité ; il a tracé leurs routes , & mesuré leurs distances. Le curieux COLOMB , maître des vents & des tempêtes , traverse des mers nouvelles , il fait le tour du Globe. Un autre Ciel , brillant d'étoiles étrangères , s'offre à ses yeux ; les oiseaux n'ont jamais poussé leur vol vers ses rivages éloignés , que le vaste Océan entoure ; son audace a découvert , ce que la Nature nous a caché : la mer est sa route , une pierre est son guide , il cherche un autre monde , & ce monde ne peut manquer de se trouver.

Un nouveau *Prométhée* dérobe le feu du Ciel ; de la poussière il tire les éclairs & la foudre , son mélange imite le tonnerre. Ici l'on retrécit le lit de la mer , & sur les écueils , où mille Vaisseaux périrent, on fait une riche moisson. (*) Le sçavoir de l'homme pénètre les replis les plus cachés de la Nature ; il mesure le vaste Océan des grandeurs infinies ; le calcul découvre & détermine ce qui paroît être immense , & trop élevé pour l'esprit de l'homme. NEWTON passe les bornes des esprits créés , il saisit le timon de la Nature , & paroît l'Architecte du monde. Il pèse cette force intérieure des corps qui précipite celui-ci , & qui fait tourner celui-là autour de son centre. Il ouvre les Tables de ces Loix éternelles , que la Nature a établies , & qu'elle n'ose enfreindre.

M ij

(*) Holbeach & Suttonmarsh en Lincolnshire , où depuis un siècle on a gagné beaucoup de terrain sur la Mer.

Utiles travaux, sçavans Mortels !
 vous connoissèz tout , sans vous
 connoître vous - même. Hélas ,
 votre science n'est que l'enfance
 de la sagesse , un amusement pour
 les sages , & une foible consola-
 tion dans votre fier aveuglement.
 Mais de distinguer le vrai du faux,
 la vertu de l'ostentation , & le
 bien du mal , de connoître Dieu
 & nous-mêmes , c'est à quoi vous
 ne réfléchissez point , vous détour-
 nez vos lâches regards du vrai
 bien , pour chercher un bonheur
 imaginaire.

Un enfant ressemble d'abord à
 une plante , dont la tige encore
 foible ne vit que par les soins
 qu'on lui prête ; peu à peu , quand
 ses idées se développent , quand
 sa malice s'accroît & se manifeste
 avec son génie , un jouët , une
 balle , un cercle font l'objet de
 ses desirs , ils occupent son avarice
 ou son ambition. Dans le prin-
 tems d'une vive jeunesse l'homme
 combat la vertu & s'en fait une

gloire : le doux feu de la volupté échauffe ses sens ; jamais la raison ne s'oppose à la violence de ses passions. Lors qu'avec l'âge ses connoissances meurissent , & que l'esprit dans son calme commence enfin à se reconnoître , lorsque la vertu & la raison devroient nous gouverner , la vanité s'empare entièrement de l'ame.

C'est alors qu'un homme prudent pense dans ses veilles aux moyens d'emporter par la flatterie les emplois qu'il a en vuë. Le tems le conduit d'honneurs en honneurs , il est toujours trop grand pour son repos , & toujours trop petit pour son orgueil. Enfin la vieillesse l'accable de ses bras pèsans ; la tête blanchit , le corps s'affaisse , les ressorts du cœur se dérangent , l'œil se trouble , le sang s'arrête & s'épaissit , il meurt ; une pierre apprendra à la postérité son nom & ses titres ; mais il ne s'est jamais connu , & il n'a jamais cherché à se connoître. Son

corps est réduit en poudre , son sang s'évapore , ainsi finissent les grands hommes ; différent - ils des des esclaves ?

O DIEU ! qui nous animes , à qui accordes-tu tes dons ? L'homme rougit d'en faire usage.

Nous existons , personne n'en doute ; un sentiment intérieur de l'ame nous en convainc ; mais le Dieu qui nous donna l'être , n'a montré qu'aux Sages notre origine & notre destination. Mortels , réunissez les forces de votre génie pour découvrir ces mystères ; c'est ici où la connoissance est d'un éternel usage , & où l'erreur conduit à la perte la plus dangereuse. Mais hélas ! tout occupés de ce qui s'offre à votre vuë , ce qui ne frappe point vos sens , ne mérite pas votre attention. Un mortel singulier animé d'une curiosité rare veut il se connoître , il ne jette sur soi qu'un regard passager ; s'arme t-il de courage & de mé-

lancolie , pour sonder ces abîmes profonds , il n'y trouve , au lieu d'une véritable lumière & d'un repos invariable , que des sujets de doute & de désespoir.

Mais il est honteux de ne pas sçavoir parler de tout ; l'homme présomptueux a osé juger ; las des doutes , où sa raison le jettoit , plein de respect pour ses propres illusions , il a cru se révéler à soi-même ces mystères.

Deux Religions partagent depuis long-tems le monde là - dessus ; toutes deux nous flattent & toutes deux nous trompent également. L'une donne aujourd'hui la loi au Genre - humain , la terre est son royaume , l'homme est son esclave. Le Sceptre des Princes s'humilie devant la Thiare. Le Laboureur à la charuë , & le Soldat à la guerte travaillent pour ses intérêts. Elle doit sa naissance & son accroissement à la simplicité. Les Ministres l'entretiennent par

qu'ils en tirent. Quiconque s'attache à cette Religion, renonce à la réflexion & à la liberté ; la foi du Prince est la sienne ; il ne croit que sur son autorité ; il prie à son exemple ; le peuple ne sçait qu'autant que les Ministres veulent lui enseigner, & qu'ils lui permettent de sçavoir ; il achète à grand prix de sacrées babioles, & change la jouissance des biens présens, contre l'espérance des trésors à venir ; plus il donne, plus il se croit heureux ; il adore autant de Dieux que ses Ministres & leurs écrits sacrés en proposent ; il croit occuper après la mort la place qu'ils lui assignent ; il est sauvé ou damné sur leur décision.

Ainsi l'esprit de l'homme, enflé d'un vain orgueil, méprise la Nature, & ne loie jamais ce qu'il comprend ; il ne regarde pas la clarté du jour comme un effet de cet Astre qui brille dans les airs ; tout ce qui le surprend est une empreinte de la Divinité. Troublés
par

par l'éclat effrayant des vapeurs chargées de soufre , qui s'entrechoquent dans le sein humide des nuës , les mortels pensèrent que ce qui les jettoit dans l'épouvante , étoit plus puissant qu'eux , & d'un Phénomène ils firent un Dieu. La lumière éblouissante & le mouvement toujours égal du Soleil , ce feu vif , source féconde de l'abondance , leur parut digne de l'encens & des autels ; la cause de tant de bienfaits leur sembloit quelque chose de divin. Les Héros de l'âge d'or montèrent par des victoires au Ciel , aidés par la ruse & par la flatterie ; ce monde même qu'ils avoient désolé pendant leur vie les honora après leur mort. Le Jupiter de Babylone avoit mérité la rouë.

Des crimes les plus odieux on fit des Divinités respectables , & des scélérats déifiés osèrent proposer au Genre-humain leur honte pour modèle ; on dressa des autels superbes , on offrit de l'encens à

l'Avarice , au Mensonge , au Luxe & à tout ce qu'il y a de condamnable. Le monde fut rempli de Temples augustes ; Bientôt les Ministres éblouissans les yeux du vulgaire par l'éclat d'une pompe extérieure prétendirent en recevoir les mêmes hommages , que le Dieu qu'ils encensoient ; bientôt le mensonge , le faste , les apparitions , & les faux prodiges opprimerent les droits précieux de la timide liberté : la vérité fut couverte d'une obscurité profonde , la raison fut asservie , & la sagesse devint un sujet de scandale : le monde perdit le privilège de penser , il plia tout entier sous le joug de la SUPERSTITION. Monstre horrible ! sa fureur surpasse tout ce que le Ciel en courroux a fait naître pour notre supplice ! caché au fond d'un Sanctuaire , loin des yeux du profane , son Thrône est appuyé sur la crainte & sur le préjugé : l'Hypocrisie rusée avec sa tête panchée , & sa Mère l'Imposture ,

couverte d'un masque trompeur , sont à ses côtés ; il remplit de fumée les voûtes éclatantes de ses Temples ; il y adore son propre ouvrage. Lorsque l'imprudente vérité par sa voix libre , ébranle ces lieux sacrés , bientôt le fanatisme aux yeux enflammés ne respire que vengeance & un zèle furieux ; son bras armé de fer , sa bouche écumante de venin , menacent de la mort & de la ruine ; Le meurtre , la malice , & la trahison , ministres cruels de sa rage , révoltent l'Eglise & l'Etat ; à peine la ruine d'un Empire peut-elle appaiser sa vengeance ; trop heureux , s'il n'élève ses autels fumants du sang des Rois sur les débris des Thrônes renversés. Voilà le Dieu que l'Univers adore , & qui enfante ces Idoles , objets du culte des Humains ; leur éclat , semblable aux couleurs , écoule de sa lumière : c'est par lui qu'elles subsistent , & sans lui elles retombent dans le néant. Quoique toujours les mêmes , elles se présentent sous

des formes différentes , les habitans du Nord , & les peuples du Sud , leur prêtent leurs couleurs & leurs figures ; ici ce sont des Tyrans , qu'il faut apaiser par le sang des Humains , là des Dieux bénins , un peu d'or suffit pour désarmer leur colére. Paris en désordre , & qu'un Lieutenant de Police ne tient plus en respect , ne produit pas autant de Fourbes , qu'il y a de Divinités. Y a-t-il un Animal odieux , un Monstre détestable , qu'un Peuple n'ait servi & honoré par des Images ! Celui qui est attaché à la potence dans sa patrie , est élevé sur des autels au de-là de la Mer. La Perse altérée adresse son culte au Soleil , qui la brûle. Le stupide habitant de Memphis cherche le Crocodile dans le fond des marais , il offre son encens à un Dieu qui le dévore ; plus insensé que ses voisins , dont les jardins étoient les Temples , & dont le fumier faisoit croître les Dieux ,

Le mauvais principe même, cette ancienne source du mal , a eû comme le principe opposé , ses Temples & ses Prêtres. Etranges abus ! le Monde séduit rampe devant ces Monstres , il descend jusqu'à sacrifier aux Démon. En vain la raison découvre les défauts de la Religion , le Ministre parle , l'erreur devient sagesse : le cœur se laissant aisément tromper par les fausses impressions des sens , aime des riens , qu'il a reçu avec foi , & s'égare avec plaisir ; un sentiment adopté & soutenu par la Foi , nous devient bientôt si propre , que nous n'hésitons point de le défendre aux dépens de la vie.

Nos Ancêtres mêmes, enflammés d'une sainte ardeur, jugèrent dignes de la mort , ceux qui osoient estimer ce qu'ils condamnoient ; leurs Enfants animés de la fureur des Ayeux plantèrent la Religion par le fer & l'arrosèrent de sang. Le nouveau monde

fut désolé par l'ancien , parce qu'il n'avoit pas le même culte. Des Saints , que des Peuples entiers adorent aujourd'hui , ont portés un fer meurtrier dans le sein des Rois : Les Princes ont souillés leurs lauriers du sang de leurs sujets fidèles , qui soutenoient des sentimens différens , & marchaient avec joie au supplice pour une dispute de mots , où ils n'entendoient rien. Là où regne la discorde de la Religion , les Frères s'arment contre les Frères ; l'Etat se détruit , & dévore ses membres. On se permet le parjure & la trahison , pour la gloire de son Dieu. Le Monde n'a guères souffert de maux , où des Ministres n'aient eû part.

L'autre Religion vit dans le secret , elle domine sur les pensées. Ceux qui se reposent sur leur propre sagesse en sont les Disciples , les plus prudents en secret & les foux publiquement. Le Prince , que le vice domine , & que la

vertu incommode; l'Esprit fort, qui s'étudie & qui pense plus que les autres, le Voluptueux, qui s'effraie à l'idée d'un souverain Juge, s'arment tous, quoique par des raisons différentes, contre la Divinité. Souvent le Ministre même, caché sous un dehors trompeur & composé, méprise en secret le Dieu que ses lèvres adorent, & se rit du Peuple prosterné devant des Images consacrées par la fraude, & soutenues par la simplicité. Tous ensemble ils regardent Dieu, comme un Etre chimérique, inventé pour le bien de l'Etat, & qui n'a de puissance que dans l'esprit des Fanatiques. Ne connoissans ni la fin, ni l'origine des Etres, ils rapportent tout à un hazard aveugle. Ici les Esprits même ont leur poids & leur mesure; l'Ame devient une montre, dont les ressorts sont montés pour le même tems, que ceux du corps uni avec elle; elle n'entend que par l'impression du corps, elle ne pense que par ses

mouvemens , & elle périt avec lui. Les vertus que nous estimons le plus , ne sont que des noms sans réalité & des illusions d'un esprit foible , enfantées par l'orgueil , ennoblies par la dissimulation , honorées par le Peuple crédule , & méprisées par ceux qui les connoissent. Ce n'est que la crainte qui excite les nobles sentimens de la vertu , & l'amour-propre est l'unique ressort qui fait agir les humains. Un Homme , qui souscrit à ces maximes , n'est esclave de personne , il ne reconnoît que la raison pour Juge. Heureux ! si la vérité se reconnoissoit à des marques certaines , si les yeux les plus pénétrants n'étoient pas aveuglés par des préjugés , si dans le combat douteux de la nécessité & du hazard la raison étoit capable de décider de ces doutes. Juge aveugle ! qui te trompes aussi aisément , que tu te laisses tromper , ta décision peut-elle nous satisfaire ? séduit par ton inclination tu aimes à broncher ;

nous croyons ce que nous souhaitons ; le cœur ajoute un poids aux raisons les plus foibles , il corrompt la clarté des sens , & préfère un mensonge flatteur à la vérité incommode. Celui qui ne respire que la volupté , qui s'excite tous les jours à de nouveaux désirs , qui ne reconnoît aucun devoir , & qui ne vit que pour jouir de la vie , un voluptueux Aristipe , se refuse à l'idée d'un Dieu terrible ; elle pourroit arrêter le cours de ses plaisirs : mais il nie ce qu'il craint , il renferme Dieu dans le Ciel , & s'il y a un Dieu , il ne lui accorde aucun pouvoir sur lui ; ce n'est pas que la raison le porte au doute , mais la persuasion de l'existence d'un Dieu lui feroit craindre les peines qu'il mérite.

Un Philosophe , plein d'une juste horreur , méprise la Superstition , & cherche à se mieux instruire. Libre de tout préjugé , s'appuyant sur des vrais principes ,

éclairé par sa raison , il veut tirer de son propre fonds une connoissance certaine : d'abord ses recherches le conduisent loin des erreurs du vulgaire au principe des êtres. Elevé au-dessus des idées terrestres, il se hazarde à voguer dans le vaste Océan de la Divinité. Bientôt abandonné de la raison , qui devoit être son guide , il s'égare par aveuglement , la fausse lueur , qui le conduit , lui fait manquer la route. Dans ce faux jour , qui n'est éclairé que par un Météore trompeur , il s'engage dans des écueils , où il se brise. Alors le Philosophe infortuné , plongé dans l'abîme de ses doutes , se méconnoît lui-même ; tout lui paroît illusion , il regarde son existence comme douteuse , & ses sens comme trompeurs ; Il rejette ce que personne n'a revoqué en doute , & moins il sçait , plus il se croit sage ; la lumière éclatante de la Divinité ne peut percer les nuages obscurs d'une sagesse aveuglée , en vain

la Nature fait - elle entendre sa voix aux sourds , celui qui doute de son existence , peut-il croire un Créateur ?

Etres malheureux ! qui n'agissez par aucun principe , votre sçavoir est trompeur & la vanité votre partage. Vous vous égarez dès que vous croiez , vous tombez , dès que vous marchez. Nous errons tous quoique par des voies différentes. Semblables à ceux qui à travers un verre coloré voient les objets sous des couleurs étrangères , qui ne diffèrent que dans les nuances. L'un se laisse tromper , & l'autre se trompe soi - même ; celui-ci ajoute foi à la Fable , celui-là à sa propre fantaisie ; l'un s'égare par ignorance , & l'autre par trop de lumière : tel espère un heureux avenir & n'en vit pas mieux , tel autre augmente son malheur par sa vertu. Le Peuple manque de sagesse , & les Sages de prudence ; la misère & l'erreur regnent par tout. Il n'y a qu'une différen-

ce ; la Foi des uns est tranquille ,
& celle des autres est furieuse ;
celui-ci ne trouble que son repos ,
& celui-là détruit celui des autres.

Quelchoix ; cher STÆHELIN, as-tu fait , entre la Foi , qui est souvent trompeuse , & le doute , qui nous tourmente ?

L'Homme , il est vrai , est l'auteur de ses égaremens ; fils de la Terre il a voulu pénétrer dans les Cieux , son orgueil s'est hasardé , où sa raison ne pouvoit atteindre , il a réparé de son fond , ce qui lui manquoit dans la structure du Monde , & franchissant les bornes prescrites à ses pensées , il a mieux aimé tomber au de-là de ces bornes , que de s'y renfermer.

Vous me demandez , comment Dieu s'ocupa dans l'Eternité , qui précéda la Création ? Pourquoi il créa des Mondes dans un tems plutôt que dans un autre ? Quel étoit l'état de notre Ame , avant qu'elle fut unie au Corps , com-

ment elle pourra subsister , lorsqu'elle en sera séparée ! comment notre Existence est sortie du néant éternel ; de quelle manière nos idées se sont formées ; comment une substance différente peut être l'organe de notre Ame ? comment les révolutions immenses d'une durée sans bornes arrêtans leur cours , ont été assujetties au tems , & comment après un terme fixé , le tems sera englouti par l'océan de l'Eternité ? Voilà des mystères que je ne dois pas comprendre, aucune Créature n'est faite pour les sonder, Puissent mes ennemis se tourmenter par cette vaine curiosité .

Il y a un DIEU , cela me suffit ; la Nature nous l'annonce , l'Univers découvre les traces de ses mains. Ces espaces immenses , ces Régions lumineuses , où mille Mondes brillants roulent dans leurs Sphères, où mille Soleils gardent un repos majestueux , sont remplis de la splendeur Divine. Ces Astres innombrables , qui d'un

258 ÉPITRE SUR LA RAISON ,

pas toujours égal , & avec des rayons dont le tems n'affoiblit pas l'éclat , marchent dans une confusion réglée par des loix secrètes , sans jamais s'écarter de leurs Orbites , c'est la main de Dieu , qui trace leurs routes ; sa volonté est leur force ; il leur partage le mouvement , le repos & les autres qualités , suivant des proportions & des fins qu'il a prévues. La sagesse de Dieu manifeste ses merveilles dans la pierre la plus chétive. Tu le sçais , CHER AMI , dans l'Animal le plus vil chaque partie a son but. C'est un Art supérieur à celui des Hommes , qui a formé & mesuré ce tissu invisible de vaisseaux délicats , qui conduisent les humeurs dans une circulation continuelle par différens détours & toujours à leur place : Rien ne se heurte , aucune partie n'occupe la place d'une autre , rien ne manque , rien n'est superflu , aucune partie ne se repose , & aucune ne se meut avec trop de précipitation. Dans

la Sémence même , avant qu'elle soit animée , les canaux , dont l'animal doit se servir un jour , sont déjà creusés. L'homme , né pour être le Maître de la Terre , est un composé de Chef-d'œuvres ; tout l'art & toutes les beautés des corps sont réunies en lui ; chaque Membre aide à lui assurer l'empire de la création. Parcourez la vaste étendue de notre Globe , que la main de Dieu a formé : ici la jeune Rose couvre sa tendre rougeur des perles de la rosée : là dans les entrailles de la terre , l'Or , encore imparfait , s'embellit & croît pour donner un jour des richesses au monde. Dans les espaces de l'air , dans les abîmes de la mer , vous trouverez partout l'empreinte de Dieu ; vous n'y verrez que des merveilles.

Voilà tout ce que nous pouvons connoître par nous-mêmes : Dieu qui brille dans toute la Création , s'est manifesté avec

plus d'éclat dans la Grace. La raison , semblable à la Lune , qui éclaire les ombres de la nuit , ne nous conduit que par une foible lueur , qui nous console dans l'obscurité. La brillante Aurore de la vérité nous découvre la vraie beauté de l'Univers , lors qu'un rayon divin perce les ténèbres de notre esprit. Trop bornée pour chanter la grandeur des vérités révélées, la raison honore ici Dieu par son langage , qui n'est qu'un bégaiement.

La Raison s'arrête à la connoissance de Dieu ; une plus grande lumière lui seroit superflue. L'ignorance nous rend stupides , trop de recherches nous accablent. Que sert-il de voler vers les Cieux avec des aîles empruntées , de s'approcher du Soleil pour tomber dans la Mer ? Le contentement d'esprit vaut mieux que la science ; la sagesse même même a ses bornes , que les esprits foibles méprisent , que NEWTON respecta.

C'est

C'est de nous , Cher AMI , que dépend notre sort ; le contentement a toujours été la source du véritable bonheur ; depuis longtemps nous avons reconnu le néant des connoissances humaines. Nos cœurs sont affranchis de la vanité , & nos esprits de la bagatelle. Laissons les Sages dans leur folie vanter leur prétendue félicité , pendant qu'ils nourrissent le désespoir dans le cœur. La tranquillité de l'ame , & la santé du corps sont pour nous ce souverain bien de la vie , que ZENON a cherché sans le trouver. La science nous sert d'amusement , les fleurs des jardins & la verdure des près sont faites pour ranimer notre gaieté , un Livre , la fraîcheur d'un Bois , & le commerce d'un tendre Ami , nous amuseront alternativement ; mais nous serons à nous-mêmes le meilleur entretien. Ainsi le bonheur des Mortels n'excitera jamais notre envie ; nos jours couleront avec une égalité constante ;

O

ignorée du monde , notre vie se passera imperceptiblement. Pourvû que notre corps soit exempt de la fureur des maladies , nous aimerons la vie sans craindre la mort. Que le Ciel m'accorde en mourant le bonheur de pouvoir mêler mes cendres avec celles de mon A M I.





E P I T R E

A M. STÆHELIN ,
 PROF. A BALE;

*SUR LA FAUSSETÉ DES
 VERTUS HUMAINES.*

FAUSSES VERTUS, que j'ai trop long - tems estimées , brillez aux yeux du Peuple , & briguez l'encens de la folie; malgré le masque trompeur qui couvre votre néant , je veux marcher en Misanthrope sur les pas de SWIFT , & de H O B B E S , & pénétrer hardiment dans le Sanctuaire où sont placées vos Idoles , à qui la Présomption & la Vanité servent de gardes.

Mortels , vous remplissez le Ciel de Héros , mais que la Verité nous informe de leurs actions , le faux éclat de leur mérite disparaîtra de-

O ij

vant sa pure lumière , & vous ne trouverez que des Esclaves à la place des Héros.

Lorsqu'un peuple idolâtre un Homme , on couvre ses vices , on le pare de toutes les Vertus. La postérité le peint sous l'image d'un Dieu , & ses badinages mêmes sont gravés sur le marbre. En vain sa conduite démentira ces éloges , on embellit ses défauts , & sa vertu brillera jusques dans ses foiblesses.

Qu'étoit SOCRATE ? Philosophe voluptueux , d'un génie brillant , mais d'une vertu bien foible. Ses discours renfermoient la Morale la plus pure , tandis que son cœur n'en suivoit point les leçons. Son Ame lubrique s'abandonnoit à tous les excès de la volupté , il appuyoit mollement sa tête sur le sein de ses Gitons , dançoit avec son Phædon , & brûloit d'une flamme impure en enseignant la pudeur. Voilà l'homme dont un Oracle a vanté la sagesse.

Il est , à la vérité , des Sages

qui ont mis un frein à leurs passions fougueuses , & qui sembloient rougir d'être hommes. L'un plus sombre qu'un Hibou vieillit sur une colonne d'où il regarde le monde avec dedain ? l'autre éteint dans la neige la fureur de sa flamme , son zèle ardent détruit l'instrument du péché jusques dans le siège de la Volupté. Le Caloïer * renonçant au privilège de l'humanité se prive de l'usage du membre le plus utile & devient muet par dévotion. Parlerai-je de tant d'autres actions que *SURIUS* ** a marquées de rouge ?

Mais à quoi sert de se bannir du Monde ? En vain cher *STÆHELIN* , l'on se tyrannise , si les vices que l'on fuit sont remplacés par de plus grands vices , & si les épines croissent où l'on a extirpé l'ivraie. Nous nous croïons souvent libres ,

* Les *Caloïers* sont des Prêtres Grecs , qui renoncent souvent par vœu à l'usage de la Langue.

** *Surius* est un des Ecrivains fabuleux de la Vie des Saints.

en ne faisant que changer de Tyran , nous détestons l'avarice en tombant dans la prodigalité. Jamais l'Homme ne s'échappe à soi-même ; le poids de son corps le ramène , dès qu'il cherche à s'élever. Tels sont les Astres , qui brillent d'une lumière étrangère ; lorsqu'une force active les pousse à s'éloigner du Centre , un penchant éternel les retient dans leur Orbite, & arrête leur vol audacieux.

Allez Mortels , taillez vous-mêmes vos Idoles ; que la faveur & le préjugé les forment à votre fantaisie ; publiez ce qu'elles ont fait & ce qu'elles n'ont pas fait ; mettez sur leur compte tout ce qui peut mériter de la gloire : le vice se découvre sous les couleurs mêmes de la vertu ; & les cicatrices se montrent où les playes sont fermées.

Où est-il ? montrez-nous ce Héros , cet homme admirable , que la Nature ne connût jamais , & que votre cerveau a produit.

Où sont-ils ces Saints d'une vie sans tache , que Dieu proposa pour modèle aux Humains ? Les Anges de l'Eglise ont bien des faiblesses, que la Superstition couvre , mais que la raison ne peut souffrir. Ne vous fiez ni à ces regards concertés , ni à cette humilité feinte. Tels semblent servir le monde , & le monde les sert. Un Ministre n'a-t-il pas toujours été l'image vivante de l'entêtement ? Quand il parle , ce sont des Oracles , & ses Prières sont des ordres. L'Eglise même n'a-t-elle pas été déchirée pour les intérêts d'un Almanach ? Le Saint de l'Occident excommunie celui de l'Orient ; ils font combattre des Martyrs contre des Martyrs , & des Evêques contre des Evêques. Les Foudres du Sud sont relancées par les Foudres du Nord. * L'Eglise, temple de Dieu , est souvent

* L'excommunication du Pape *Victor* lancée contre les Eglises Asiatiques à l'occasion de la Fête de Pâques fut vivement relancée par une Lettre sévère d'*Alexandre* de Lyon.

devenuë le Théâtre des combats ; où la malice & la violence bannissent Dieu & la Raison , où la décision de la discorde est signée par le sang du parti le plus foible. Affreuse tyrannie , détestable zèle contre l'Hérésie ; ce n'est pas la rage de Cerbère qui t'a produit , non des *

Mais peut être les traits de ma censure sont-ils trop picquants. La perfection n'est pas le partage de l'Homme , il suffit que ses défauts soient effacés par de plus grandes vertus ; le Soleil lui-même , source pure de la lumière , est obscurci par des taches. Mais que fera-ce si le brillant même de vos Héros n'est qu'un faux éclat , si les éloges de leurs adorateurs ne consacrent que des foiblesses , & si l'on trouve l'Homme là-même , où l'on cherche le Héros ? Que leur Temple soit soutenu par l'applaudissement du monde entier , la vérité renverse

* Il manque ici un fragment.

renverse sans peine cet édifice fondé sur de vains préjugés.

Le Peuple ne connoîtra jamais les frontières qui séparent le bien du mal , ni le véritable caractère de la vertu. A peine le Sage voit il les bornes qui distinguent les deux Empires , leurs limites se confondent par nuances , comme deux fluides que l'on mêle. C'est ainsi que sur les étoffes changeantes, les couleurs changent par le moindre mouvement , la lumière & l'ombre s'allient différemment , à chaque moment elles produisent d'autres couleurs ; l'œil se contredit , & se défie de lui-même ? tantôt il voit le bleu à la place du rouge , & tantôt le rouge à la place du bleu. Nous nous trompons de même dans nos jugemens ; où est le Sage , qui n'ait jamais haï la vertu ? & qui ait toujours blâmé le vice ; l'enchaînement des choses , les circonstances , le but & les motifs décident du prix des actions , & nous en découvrent la nature. Une

passion ternit l'éclat des victoires les plus brillantes : les Temps changent & nos devoirs avec eux ; ce qui est glorieux aujourd'hui , nous couvre demain de honte. Les mêmes discours sont ridicules dans la bouche d'un Sot que l'on admiroit dans celle de CATON. Voilà ce que le Peuple ignore , & ce qu'il n'apprendra jamais ; il s'arrête à l'écorce , & ne pénètre point jusqu'au noyau. Ne connoissant du Monde que le mouvement extérieur , il ne voit pas cette force intérieure , ces ressorts cachés , qui régulent tout. Son jugement , fondé sur le préjugé , change à tout moment , il voit par les yeux des autres , & ne parle que par leur bouche. Comme un verre coloré & transparent trompe l'œil & prête sa couleur à tous les objets , de même le préjugé nous fait envisager les choses , non pas comme elles sont , mais comme les figure le préjugé. Il communique sa nature à toutes nos idées , il confond la Bigotterie avec la Piété , la Dévotion avec

l'Hypocrisie. L'opinion du pere ne meurt pas avec lui ; il laisse à ses héritiers ses préjugés avec ses biens ; on suce avec le lait l'estime , la haine , la faveur ; & la folie de l'Ayeul sera celle de ses Neveux. C'est ainsi que le monde juge & dispense la gloire ou la honte. O AMI , voudrois-tu suivre ses opinions ?

X* *. dans sa course merveilleuse traverse l'Orient étonné ; il renverse les Idoles du *Japon* pour y placer son Dieu ; jusqu'à ce que des BONZES téméraires, pour conserver quelques sacrifices à leur AMIDA , font périr le saint Homme. Il meurt , sa Religion fleurit , elle ébranle par la rébellion l'Etat , qui la nourrissoit avec une généreuse bonté. A la fin le Prince se réveille , sa vengeance tardive condamne aux flammes les ennemis de son Empire. La plupart renoncent à Dieu pour la vie , pour l'or & pour le repos. Un seul d'entre mille ferme les yeux , affronte le dan-

ger , se présente courageusement aux chaînes , affermit son esprit , & meurt enfin en priant. Son Nom fleurira long-tems , après que les tourbillons auront emporté ses cendres dispersées. L'Europe orne son Image sur des autels brillans , & le place au nombre des Légions heureuses de Dieu. Mais lorsqu'un HUKON égaré dans les neiges près du Lac d'Errié tombe entre les mains de ses ennemis , que déjà son bûcher est allumé , & qu'une Femme a prononcé l'arrêt de sa mort : Quel air prend le Barbare ? Comment reçoit-il le supplice ? Il chante au milieu des tourmens , il rit sous les menaces. Son courage inébranlable ne succombe à aucune douleur ; la flamme qui le consume , fait sa joie & sa gloire. Le même Héroïsme illustre leur mort & anime leur sang. Mais par des principes différens les blessures du Martyr sont payées par des Temples & des Autels, & le Héros nud de QUEBEC expire comme un misérable.

Lorsqu'un Pénitent brisé par de saintes douleurs punit par les disciplines les plus rudes les péchés qu'il a commis, & ceux qu'il veut commettre encore, lorsqu'il ensanglante l'instrument de sa Pénitence, & que devant tout un peuple il fait gloire de ses coups, on crie au Miracle; la postérité répétera les plaisirs qu'il s'est refusé, & les douleurs qu'il a souffertes. Mais quoi? lorsqu'au Levant le BRAMINE délicat assaisonne d'ordures ses repas, qu'il jeûne des semaines entières, que des ruisseaux de sang coulent de ses larges blessures faites par le repentir, & que souvent il paie de sa vie des péchés qu'ailleurs on pardonne pour l'argent; lorsque pendant le cours d'une longue année il supporte nud & immobile les raïons du Soleil en son midi, & qu'il laisse consumer par la chaleur son bras étendu? comment appelons-nous cet Homme? un Extravagant.

Lorsqu'en Espagne un vœu éter-

nel lie une belle Enfant avec des chaînes de diamant , lorsque l'Épouse sacrée a entonnée en mourant au monde son chant semblable à celui du Cigne , & que la cellule vantée a englouti sa proie ; le peuple pousse des cris d'allégresse , tous s'écrient , ce n'est plus une Mortelle ; c'est un Ange. Oïï, publiez ce digne fait au son des Trompettes, couvrez vos Temples de riches tapis , un bonheur extraordinaire vous arrive , le monde rajeunit , & le siècle d'or s'approche. Supposez que cette Vierge consacrée soit insensible dans la fleur de sa jeunesse , & qu'elle n'entretienne dans son cœur que le feu de la dévotion , que jamais poussée par un désir tardif, mais ardent, elle ne lance des regards dérobés au monde qu'elle a quitté ; faites que sa raison calme toujours l'ardeur de ses passions , & que son bras seul touche les innocentes beautés de son Sein , supposez ce qui n'est jamais arrivé , que la vertu naisse de la contrainte ; y auroit-il mê-

me alors de quoi faire pousser à un peuple imbécille des cris de joye? quel est l'objet de ses louanges? Est-ce parce que la ruse & l'avarice changent les vuës du Créateur, qu'elles forcent au célibat, ce qu'il a créé pour l'amour? Est-ce parce qu'en étouffant avant sa naissance une illustre lignée destinée à cette Vierge, on a fait périr des Héros? Est-ce parce qu'une Enfant séduite se trouve dans l'Ordre qu'on a choisi pour elle, à charge à elle-même & inutile à la Société! O vous, qui êtes mieux instruits par la Nature, quel ordre du Ciel est plus évident, que celui qui commande d'aimer? Une Loi condamnée par la Nature pourroit-elle être juste? Et des feux allumés par elle ne seroient-ils pas purs? A quoi servent les attraits aimables d'un beau corps? ne sont-ils pas faits ces appas pour nous, & nous pour eux? Ces attraits victorieux, qui triomphent du Sage, ces droits éternels de la Beauté, d'où tirent-ils leur pouvoir? La première loi

176 ÉPITRE SUR LA FAUSSETÉ

du Ciel a consacré une chaste flamme , & la stérilité a été le gage de sa colere. Les vertus sont-elles donc contraires aux vertus , & la malédiction de l'ancienne Eglise sera-t-elle une bénédiction dans la nôtre ?

Allons , la Trompette sonne ! l'Ennemi couvre la campagne , la Victoire me suit , à moi Compagnons , s'écrie un Héros. Intrépide, lorsque l'éclair du métal foudroiant fait trembler une vaste plaine , & renverse des lignes entières , ferme, quand le destin rigoureux le combat , son corps tombe percé de coups , mais le Héros ne tombe pas. Les éclats mortels sont pour lui des feux de joye , il voit d'un même œil couler son sang & celui des autres. La mort lui glace le cœur avant que son courage l'abandonne ; il meurt content , pourvû qu'il meure victorieux. O Héros , ta valeur est grande ! la postérité la plus reculée lira tes exploits gravés sur d'éternels Porphy-

res. Mais lorsque dans la forêt un Sanglier poursuivi par des Chasseurs acharnés , choisit enfin la mort , qu'il hérissé son poil épais , qu'il éguise ses armes tranchantes , qu'il passe avec fureur sur le corps des chiens éventrés , que résitant encore au pieu qui lui perce le cœur , il déchire son ennemi téméraire , & qu'il tombe après une pleine vengeance , ce courage n'est-il pas héroïque ? ce Sanglier ne mérite-t-il pas des Statuës ? le Chasseur le partagera avec ses Chiens.

Quel est ce Sage , qui pense là en solitaire , & qui baisse ses regards timides vers la terre ? Un drap usé couvre son corps austère , un morceau de pain mendié & de l'eau puisée par ses mains, font tous ses désirs. La pauvreté est son gain , il n'est pas pour le monde , & le monde n'est rien pour lui. Jamais le Métal le plus brillant n'a attiré ses regards ; jamais le malheur n'a fait perdre l'équilibre à son Ame égale. La vue d'un bel objet ne

dérider jamais son front , ses actions sont à l'abri des traits envénimés de l'envie. Son esprit tout rempli de Dieu ne peut penser à d'autres objets, il connoît son propre néant, comment feroit-il attention aux Créatures ? Les devoirs rigides de la vertu sont des amusemens pour lui, déjà son ame est au Ciel, il n'y a que son corps qui tienne à la terre. O Saint homme , ta gloire mérite d'être portée jusqu'aux Cieux, mais suis Diogène & crains sa Lanterne ! Ah ! si le monde connoissoit ton cœur , comme il entend tes discours , que tes actions conviendroient peu avec leurs motifs. En vain tu te courbes , cette gloire que tu suis , cette gloire est le seul Dieu pour lequel tu souffres tout. Tu la cherches dans la fuite , comme les Parthes la victoire. Un plus grand vice te fait éviter les moindres , & celui qui veut mériter des autels après la mort , bâtir pour l'avenir , & n'a plus rien sur la Terre. La vaine gloire lui prête les couleurs de la vertu , & qu'est-

cé que le Ciel même exige , qu'un Hypocrite ne puisse remplir ?

Plongé dans un rêve profond , tout occupé de pensées abstraites , un Esprit sublime s'élève au-dessus des bornes de l'Humanité. Voyez son regard distrait & toujours absent , qui mesure peut-être dans ce moment l'espace de quelque autre Monde. Son esprit toujours appliqué consume le printems de son âge , son Ame divine se refuse aux douceurs du sommeil , du repos & de la volupté. Il a découvert comment par une suite infinie de nombres inconnus on détermine au juste l'étendue d'une Courbe. Il a assigné la force qui retient la place dans leurs orbites. Il enseigne comment des couleurs différentes se séparent d'un pinceau de lumière ; quelle force inaltérable pousse les Tourbillons des Mondes , quel pressement enfle le vaste Océan à des heures réglées. Tout lui est connu ; source abondante de vérités inconnues, il remplit le Monde de sa lumière. Mais hélas ! sa

vie s'éteint , consumée trop tôt
 par le travail & par la force de son
 génie. Il meurt , raffaîlé de science,
 & les Astronomes futurs liront
 son nom dans les Astres. Parois ,
 Esprit sublime, si dans le profond
 néant tu conserves encore l'idée du
 Monde & le désir de la lumière.
 Viens , que mon oreille attentive
 apprenne les dernières preuves de
 ton sçavoir , que tant de Peuples
 ont honoré. Comment distingues-
 tu la Vérité du Songe ? l'espace
 vuide comment diffère-t-il de l'é-
 tendue remplie de Corps ? Qu'est-
 ce qui donne à la Matière inani-
 mée ces formes toujours variées ,
 mais toujours soutenues ? Quelle
 est cette Attraction , qui pousse les
 corps vers leur Centre commun ?
 Explique - moi la force élastique ,
 la sympathie du fer & de l'aimant ?
 la propagation rapide de la lumière ;
 la communication & le principe
 du mouvement ; & la liaison éter-
 nelle des parties des Corps ? Viens,
 Esprit sublime ; apprends ces choses
 aux foibles Mortels , parmi les-

quels personne ne te ressemble , & qui te regrettent tous. Tu cherches en vain sur un plan de Figures artificielles , où te conduit la lumière du calcul , les traces obscures de la vérité ; un Esprit créé ne pénétrera jamais l'intérieur de la Nature , trop heureux si elle lui découvre la surface. Tu as appris par un travail pénible & par des veilles continuelles , combien il nous manque , & combien nos connoissances sont bornées.

Le monde qui sert C E S A R , n'est plus digne de moi ; s'écrie CATON le génie de Rome. Il dit , & il s'enfonce le poignard. Jamais ni l'autorité des Grands , ni l'éclat du précieux métal , ni le fer des assassins mercénaires n'ont pû détourner son esprit inébranlable de son attachement au bien public & au bon parti. Rome vivoit par lui, il étoit le soutien de sa Patrie. Son ame étoit sans passion , son cœur sans crainte , sa vie sans crime , & sa renommée sans tache. En lui on vit renaître la vertu des anciens

Héros , cette vertu , qui fait tout pour le Public ; & qui ne fait rien pour elle-même. Il n'hésita jamais entre le parti de la justice & celui de la fortune. Les Dieux protégèrent le vainqueur , & CATON défendit les vaincus. Mais le masque de la vertu tombe ici même. La magnanimité de Caton n'étoit qu'un fier entêtement , qui ne plie jamais sous un joug étranger , qui brave le destin suprême , & qui se brise plutôt que de fléchir ; un orgueil qui blâmoit tout , qu'aucune douceur ne pouvoit calmer , qui se suffisant à lui-même n'étoit touché par aucun sentiment plus doux.

Quoi donc ! bannie du cœur des Hommes , la vertu timide s'est-elle envolée vers les Astres ? l'œil du Ciel ne veille-t-il plus sur la race mortelle ? De tant de milliers n'y en a-t-il point qui soit à l'épreuve ? Non , non , le Ciel ne peut pas haïr ce qu'il a créé , il n'abandonnera point à son courroux l'ouvrage de sa bonté. L'objet des dé-

firs de tant de Sages , le but de tant de peines , la Vertu habite en nous & personne ne la connoît. Cette aimable fille du Ciel , cette vertu toujours égale fleurit dans le doux éclat d'une agréable jeunesse. Aucun regard farouche n'offusque la clarté pure de ses yeux , celui qui haït la vertu , ne la connoît point. Ce n'est point une Loi arbitraire , que des Philosophes nous aient enseignée , c'est la voix du Ciel qui s'adresse à nos cœurs ; son sentiment intérieur juge nos actions , elle avertit , approuve , exhorte , défend , elle est le guide de l'ame. Celui qui obéit à sa voix ne fera jamais un mauvais choix ; le bonheur lui manquera aussi peu , qu'il manquera à la vertu. Le torrent impétueux des sens ne troublera jamais son équilibre : les remords funestes , l'effet des crimes, ne rongeront jamais son cœur. Jamais il n'achetara un bien imaginaire , par une misère réelle ; il ne se jettera point par une volupté passagère dans un mal-

heur durable. Il regarde l'or , la gloire, les plaisirs comme des fruits dont l'usage modéré nous réjouit, & dont l'excès nous peut nuire. La dernière crainte des Hommes ne le fera jamais pâlir ? il eût continué de vivre avec plaisir , & il meurt sans répugnance.

Etre parfait ! Source intarissable de bonté ! c'est de toi que nous vient ce penchant intérieur ; comme tous les autres biens. Le cœur se laisse entraîner sans le sçavoir par l'impression de ton amour , il se croit libre , lorsqu'il ne suit que ton impulsion. Stérile de soi-même il porte sur ton autel des fruits que tu as planté dans notre cœur. Ce qui coule de ta source est pur , & se soutiendra devant toi , pendant que la fausse vertu disparoîtra comme l'alliage de l'or impur disparoît au creuset , & que les peines seront le prix de bien des actions que le monde sur une apparence trompeuse honore aujourd'hui de son culte.

O D E



O D E

SUR LA MORT

DE MARIANE,

NÉE WYSS DE MATHOD,

ET DE LA MOTHE.

Chanterai-je ta Mort ? MARIANE ! quel chant ! quand les sanglots coupent la parole , & qu'une idée fuit devant l'autre. Le plaisir que tu m'as donné , augmente aujourd'hui ma douleur ; j'ouvre les plaies d'un cœur qui saigne encore , & je sens de nouveau ta mort.

Mais mon Amour étoit trop fort , tu l'as trop bien mérité , & ton image est trop profondément gravée dans mon Ame , pour me permettre le silence. Les ex-

Q

pressions de mon Amour renouvellent en partie mon bonheur ; elles me rappellent une tendre image de notre union fidelle.

Ce ne sont pas des vers dictés par l'esprit , ni les plaintes artificieuses d'un Poëte , que j'entonne ; ce sont les soupirs d'un cœur tout rempli de son deuil. Oû je vais peindre mon Ame troublée par l'Amour & par la tristesse , qui toute occupée des images les plus affligeantes , s'égare dans des labyrinthes de douleur.

Je te vois encore telle que tu expiras. Je t'approchai plein du désespoir le plus vif , tu rapellas tes dernières forces pour un mot de réponse que je demandai. O Ame remplie des sentimens les plus purs , tu ne parus inquiète que de mon affliction , tes derniers discours ne furent qu'amour & tendresse , & tes dernières actions ne marquerent que la résignation :

Où suis-je ? où trouver dans ce

païs , un asile qui ne m'offre des objets de terreur ! cette maison où je te perdis , ce Temple qui te couvre , ces Enfans . . . Ah mon sang bouillonne à la vuë de ces tendres images de ta beauté , qui en bégaiant me demandent leur Mère : où fuis-je ? ah que ne puis-je fuir vers Toi !

Mon cœur ne te doit - il pas les larmes les plus sincères ? tu n'avois ici d'autre ami que moi. C'est moi qui t'ai arraché du sein de ta famille : tu la quittas pour me suivre , je t'ai privé d'une Patrie qui t'aimoit , de Parens qui te chérissoient , pour te conduire , hélas ! au tombeau.

Dans ces tristes adieux , où ta Sœur t'embrassoit , où le país dispaissant peu à peu à nos yeux , elle perdit nos derniers regards , tu me dis avec une douce bonté , mêlée d'une tendre résignation : je pars tranquillement , qu'aurois-je à regretter ? H A L L E R m'accompagne.

Q u

Puis - je rapeller sans larmes le jour qui m'unit à toi ; encore aujourd'hui le plaisir se mêle avec ma douleur , & le ravissement avec mon affliction. Que ton Cœur aimoit tendrement ! ce Cœur , qui oublia ses attraits , sa naissance , ses biens , & qui , malgré l'aveu que je faisois de ma pauvreté , ne me considéra que par mes sentimens.

Bientôt tu quittas la jeunesse , tu abandonnas le monde pour te donner à moi ; éloignée de la route d'une vertu ordinaire , tu n'étois belle que pour moi seul. Ton Cœur étoit entièrement attaché au mien ; peu occupé de ta destinée , inquiet sur mes moindres douleurs , & ravi d'un seul de mes regards , lorsqu'il marquoit du contentement.

Une volonté détachée de la vanité du monde , & resignée aux ordres de la Providence ; un contentement & une douce tranquil-

lité, que ni la joie, ni la douleur ne pouvoient ébranler ; un modèle dans la sage éducation de tes Enfans ; un cœur plein de tendresse & libre de tout aveuglement, un cœur fait pour soulager mes maux ; voilà ce qui faisoit mes plaisirs, & ce qui fait aujourd'hui ma tristesse.

Ah ! je t'aimois tendrement ; plus que ma bouche ne t'en disoit, plus que le monde ne m'en pourra croire, plus que je n'ai cru moi-même. Combien de fois, en t'embrassant avec ardeur, mon cœur me disoit-il en tremblant ! Hélas, s'il falloit la perdre ! & je versois secrètement des larmes.

Où, mon deuil durer, même lorsque le tems aura séché mes pleurs ; le cœur connoît d'autres larmes, que celles qui couvrent le visage. La première flamme de ma jeunesse, le doux souvenir de ta tendresse, & l'admiration de ta vertu, sont une dette éternelle pour mon cœur.

Dans les bois les plus épais ,
 sous l'ombre obscure des Hêtres ,
 où je n'aurai aucun témoin de
 mes plaintes ; je chercherai ton
 aimable Image , & rien ne distraira
 mon souvenir. Là je verrai l'air
 de ta démarche , ta tristesse dans
 mes adieux , ta tendresse dans mes
 embrassemens , ta joie à mon
 retour.

Dans le profond éloignement de
 l'Empirée , je suivrai dans l'obscu-
 rité tes traces , je te chercherai
 au de-là de tous les Astres , qui
 roulent sous tes pieds. C'est là ,
 que ton innocence brillera de
 l'éclat d'une lumière céleste ; c'est
 là , qu'avec de nouvelles forces
 ton ame dégagée a franchie ses
 anciennes bornes.

C'est-là , qu'accoutumée à su-
 porter la lumière de la Divinité
 tu trouves ta félicité dans ses
 conseils. Tu mêles au concert des
 Anges ta voix , & une prière en
 ma faveur. Tu apprends l'utilité de

mon affliction. Dieu t'ouvre le livre du Destin , tu y aperçois ses vuës dans notre séparation , & la fin de ma carrière.

O Ame parfaite ! que j'aimai avec tant d'ardeur ; mais que je n'aimai point assés ; que tu es aimable aujourd'hui , qu'un éclat céleste t'environne. Une vive espérance m'enlève , ne te refuse pas à mes désirs , ouvre-moi tes bras , je vole pour m'unir éternellement à toi.





E P I T R E

A M. BODMER ,

PROFESSEUR, ET DU CONSEIL
SOUVERAIN A ZURIC ,

SUR LA MORT DE MARIANE.

CHER AMI ! qui loin de moi
dans le sein de la Patrie me
conserve toujours une amitié si
précieuse ; comment tes vers adou-
ceroient-ils mon deuil , un deuil ,
qui durera à jamais ? La douleur
d'un Ami peut-elle calmer celle
de l'autre ? Non , mon cœur , qui
saigne encore , amolli par une
longue tristesse , sent tout ce que
tu dis , * & partage tes larmes.

Qu'un

* Monsieur Bodmer a perdu un fils qu'il
aimoit tendrement. Cette mort fait le
sujet d'une Epître adressée à Monsieur de
Haller , dont celle-ci est la réponse.

Qu'un autre souhaite un cœur ,
 qui ne s'attache jamais , qui ne
 cherche dans l'amour que la jouïf-
 sance , qui oublie le passé , ne
 pense point à l'avenir , & pru-
 dent comme la Brute , ne soit
 touché que du présent. Ce n'est
 pas le caractère de la Sagesse. Elle
 te montre à la vérité les routes
 qui conduisent à la grandeur , ces
 routes désertes & abandonnées ;
 animé par elle , & soutenu par
 tes propres forces , tu as détruit
 le culte du préjugé , tu as déter-
 miné au juste la valeur des expres-
 sions , de la cadence , & de la
 rime , qui loin de faire l'essence
 de la belle Nature , n'en font que
 l'ornement. Tu as appris aux peu-
 ples futurs de la GERMANIE le
 chemin de la gloire ; car celui qui
 aime la bagatelle , ne fera jamais
 grand. Mais tu ne réussiras point
 à renoncer à la Nature , à repri-
 mer les larmes , & à résister à la
 voix du sang. La même délica-
 tesse , qui fait estimer chaque beau-
 té , qui juge du prix des pensées

R

par raison & par principes , qui reconnoît la voix de la Nature dans les larmes de MILTON , qui partage la tendre douleur de JOSEPH , & les plaintes de PHILOCTÈTE * CHER AMI, c'est cette délicatesse même qui te nuit ; Elle te fait voir les suites éloignées de ta perte ; elle ferme ton cœur dégouté à des consolations indignes de toi ; elle offre à ta tristesse une perspective infinie de jours malheureux ; elle te rapelle cette chère image de ton Fils , ces momens heureux , ces traits aimables , pour augmenter tes tourmens.

Peux-tu me demander , si mes douleurs durent encore ? Ma perte est plus grande , pourquoi mes regrets seroient-ils moins vifs ? Il est vrai , que tout homme affligé croit ses plaintes les plus justes ;

* Les larmes de *Milton* sur la perte de sa vuë ; V. *Paradis perdu* Chant III. La tendresse de *Joseph* pour ses freres , *Gen.* chap. 45. Les plaintes de *Philoctète* dans une Isle deserte , *Telemaque* , Liv. XV.

plus sensible à son affliction , qu'à celle des autres , il met son malheur au-dessus de tout autre. Mais écoute mon cœur , qui donneroit tous les plaisirs de ce Monde , les Enfans , la gloire , les biens , comme une foible rançon pour M A R I A N N E ! accorde à ma douleur la consolation , la triste consolation de la préférence.

Un Enfant n'est encore qu'un arbrisseau , qui ne présente que des feuilles infructueuses ; un autre jouira des fruits : à peine vivons-nous assez pour en voir les fleurs. Leur cœur sans expérience ne paie notre amour que par une faveur stérile , & par des mouvemens partagés ; ils n'aiment , ne craignent , n'agissent , ne souhaitent que pour eux mêmes , & notre monde devient à charge à leur monde naissant.

Quelle différence à une Epouse , qui nous a choisie sur tous les Etres pour se donner entièrement

à nous. Notre cœur se repose tranquillement dans son sein fidèle, & y décharge ses soucis les plus cachés. Elle s'afflige & se réjouit avec nous. Elle est fière de notre gloire. Elle ne possède que nous, & ne souhaite rien pour elle-même. Elle ne vit que pour nous, & nous consacre également le printemps de sa jeunesse, & les fruits d'un âge plus mûr. Elle ne blâme pas nos défauts mêmes, & cherche à nous ramener de nos égaremens par une tendre patience. Ni un intérêt plus fort, ni l'inconstance de la fortune ne feroient briser les chaînes étroites d'une amitié si parfaite. L'agréement & les délices naissent sous ses pas, & notre cœur va au-devant de ses regards. Si la Nature lui a donnée avec cela des appas extérieurs, & ces attrait de la beauté, qui charment notre cœur trop attaché à la terre; certainement des ames, qui ne sont pas glorifiées encore, & qui ne sont pas mûres pour le Ciel, ne peu-

vent plus rien désirer pour leur bonheur.

Telle étoit celle que j'ai perdue ; enrichie de toutes les qualités aimables , choisie & faite pour mon cœur , conforme à mes vœux. Sur les bords déserts de la leine tranquille , son image vient souvent me chercher , pour écouter mes plaintes. J'y vois son port céleste , que la sévère Eternité orne d'une majesté tranquille , & d'un éclat supérieur. Mon cœur se perd dès que je l'aperçois ; une douleur vive & empressée m'enlève de la Terre ; mon esprit égaré par l'angoisse , par l'affliction & par le désir , souhaite tour à tour de la rapeller vers moi , ou de l'aller joindre. A la fin mes larmes coulent avec une douleur voluptueuse , & calment par une douce mélancolie mon cœur agité.

Se peut-il ! me dis-je souvent , que je l'aie jamais vuë ? Que me reste-t-il de mon bonheur passé ?

R iij

Hélas ! si je pouvois rapeller un seul de ses regards , une seule de ces heures , qui se sont écoulées entre nous sans avoir été aperçues , un seul de ces sons , que mon cœur croit souvent entendre , lorsque l'amour & la fantaisie étourdissent ma longue douleur. Non , le tems s'envole , les années fuyent , & ne la ramènent pas. Le Soleil après s'être couché s'élève de nouveau dans l'Orient , l'Eté fait place à l'Automne , & hâte son retour , mais pour moi il n'est plus de consolation ni de MARIANNE. L'Etre infiniment juste dans son courroux a fixé mon établissement dans ces païs éloignés ! Les tourmens , l'affliction , & le tombeau de MARIANNE , creusé dès l'éternité , m'attendoient ici. Que me reste-t-il ! ce corps , qui a honte de sa jeunesse , épuisé avant le tems & miné dans ses ressorts les plus profonds par la tristesse ; ce corps , qui succombe à la douleur & l'irrite par son abattement , qui souffre de la maladie de l'es-

prit , & la nourrit. Mon Ame ;
 qui sourde à la joie , hébétée par
 son malheur , insensible aux désirs
 & à l'espérance , fuit avec dégoût
 le présent , pleure le passé , & s'en-
 fonce en tremblant dans l'avenir.
 Ces livres , dans lesquels mon
 esprit erroit de sciences en scien-
 ces ; ces Bois , où j'aimois à m'é-
 garer dans la solitude , où je
 cueillois souvent avec un plaisir
 innocent quelque plante recher-
 chée , en rêvant à mon bonheur
 & à MARIANNE ; ma Patrie ,
 vers laquelle je tourne souvent
 mes regards & mes souhaits , &
 que je cherche plus près de la car-
 rière du soleil , cette Patrie , au
 prix de laquelle mon cœur , peut
 être injuste , trouve ici la créa-
 tion plus triste , & les raïons de
 la lumière plus foibles ; ces Amis ,
 que mon cœur avoit choisis , par-
 ce qu'ils me ressembloient , qui
 faisoient mon espérance dans mes
 peines , & ma ressource dans mes
 ennuis ; tout cela est perdu pour

moi à jamais. Les sciences mêmes , dans lesquelles mon génie se pouffoit avec tant d'ardeur , comme les conducteurs des Chars, qui dans les jeux Olympiques se jettoient pleins d'impatience sur la crinière de leurs coursiers ; ces sciences , ne sont plus qu'un devoir & un fardeau pour moi. Mon amusement , la Poësie , cherche une heure de repos sans pouvoir la trouver ; aussi peu qu'un Orateur trouve, dans l'orage , lorsque le mât & les voiles se brisent , le tems de pèser les mots , & de parler avec élégance.

Dans une nuit aussi longue , que les jours de la moisson , je combattois mon chagrin & mon impatience sur un lit désert. Dans ce tems , où les tristes ombres donnent des couleurs plus noires à nos malheurs, où une troupe funeste de soucis importuns veille avec nous , la raison blâmoit mon cœur de refuser ainsi toute consolation ; &

lui parla d'un ton qu'il n'osa mé-
priser :

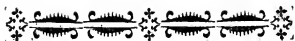
Ta vuë est bien courte , ô Mor-
tel ! le chagrin a obscurci tes yeux ;
tu vois les objets noirs , & défi-
gurés. Ne confonds point ton état
de Chrifalide avec le but de ton
existence , n'égale point une goutte
de tems à l'Océan immense de
l'éternité. Vois au-deffus de toi
des millions de mondes , où des
Esprits d'une autre espèce , ani-
ment des corps différens du nôtre :
l'Espace , & tout ce qu'il renfer-
me ; le présent , le passé , l'Hom-
me & l'Ange ; le corps & l'esprit ,
tout cela ne compose qu'une mê-
me Cité. Tu en es le Citoyen ,
mais malgré le rang inférieur que
tu y tiens , tu as la vanité de te
regarder comme le centre de tout ;
tandis que ce Monde , où tu de-
meures , est une maison des plus
petites , où tu n'occupes encore
avec BODMER , qu'un même
appartement. Veux-tu que Dieu
blesse en ta faveur les loix éter-

nelles , qu'il a prescrites à l'Univer-
 vers ? Quoi ? au simple souhait
 d'un Poëte , un corps tendre doit-
 il se changer en rocher , la fièvre
 perdre sa fureur , & le poison
 sa force ? Que la douleur de la
 playe la plus profonde dure peu ;
 un immortel pleurera - t - il pour
 le tourment d'une heure ? Ainsi
 donc l'Ephémère , si elle pensoit
 & mesuroit son tems , regar-
 deroit le crépuscule du soir com-
 me une Eternité. Celui qui ex-
 pire aujourd'hui , & celui que
 Dieu forma lui-même du li-
 mon , ne sont que des Roses
 d'une même tige , dont l'une
 se fane plutôt que l'autre. La
 vie d'un Monde entier passée dans
 les malheurs , n'est qu'un jour
 brûlant de l'Été , où le Soleil
 darde ses rayons incommodes sur
 nous ; une nuit rafraîchissante ame-
 nera bientôt un matin , où il ne
 restera rien des plaisirs ni des cha-
 grins du monde. M A R I A N N E
 elle-même ne pense à toi & à ses
 liens , que comme un Voyageur ,

qui du rivage , où il a trouvé un
 sûr azile , tourne ses regards sur
 un ami , avec lequel il a essuyé
 l'impétuosité des vents & la fu-
 reur des vagues. Songe que le
 chagrin & l'impatience ne te con-
 duiront pas à elle ; celui , qui te
 l'a donnée par bonté , étoit en
 droit de la reprendre. Comme
 elle ne devoit pas être ton Dieu ,
 tu ne devois pas être son Pa-
 radis. Le but de sa création n'é-
 toit pas accompli sur la Terre.
 Dégage plutôt les forces de ton
 Ame ; digne de soins plus élevés
 elle n'est pas immortelle pour le
 tems , & sa grandeur ne lui est pas
 donnée pour la Terre. Bientôt les
 liens qui s'attachent au monde ,
 la masse pesante de ces membres ,
 les parties animales disparaîtront.
 Tourne tes yeux vers le Ciel , où
 l'esprit libre de ses liens voit le
 monde à découvert dans son jour
 véritable ; où une lumière in-
 visible pénètre des yeux plus
 parfaits , où la vérité se peint
 en nous par des sens infiniment

meilleurs , où Dieu Non ,
 il punit ceux qui ne se resignent pas en lui , & qui préfèrent leur penchant à sa volonté. Il est juste & puissant contre les Rebelles. Voilà ce que la raison me dictoit ! O A M I
 dois-je l'écouter ?





ÉPÎTRE

A M. GESNER,

PROFESSEUR EN MATHÉMATIQUE
ET PHYSIQUE A ZURIC.

LA nature se réveille ; dépouillée depuis long - tems de ses ornemens , elle se couvre aujourd'hui de l'aimable parure du Printems. Pourquoi , CHER AMI , notre esprit ne peut-il se dégager du triste hyver de la mélancolie ? n'y aura - t - il plus de printems pour nous ?

Tu vois fleurir les prairies abreuvées ; les bois poussent une verdure plus belle que celle que l'Automne leur a fait perdre ; les côteaux les plus arides sont émaillés de fleurs ; les habitans des buissons nous annoncent leurs plaisirs.

frs ; Nous seuls nous n'avons point d'organes pour voir & pour entendre.

Abandonne ton chagrin , c'est ce faire un sépulchre du monde , que de se refuser aux plaisirs qu'il nous offre ; si le dégoût ne regnoit dans nos cœurs , bientôt nous verrions de chaque colline couler pour nous une mer de voluptés innocentes.

Que l'esprit borné du vulgaire , occupé de ses peines frivoles , méprise des biens trop nobles pour lui ; mais comment un esprit affranchi des liens du préjugé peut-il languir dans ce Paradis ?

Nous sommes , il est vrai , tous paîtris du même limon ; le Sage n'a point de privilège , chacun porte son joug. Le Destin nous connoît trop bien , il sçait les places qu'il faut frapper , & nous ne pouvons éviter de sentir les coups qu'il nous porte.

Qu'il me paroît ridicule , ce

fier STOÏCIEN , qui dans l'école de *Zénon* abjura l'humanité & les larmes , en s'écriant au milieu de ses souffrances , la douleur n'est point un mal , & grinçoit des dents * en secret.

Mais si la Sagesse ne nous affranchit pas entièrement du sort commun aux mortels , si ANTONIN même succombe , on ne louë pas moins le Pilote , quoiqu'un furieux Ouragan triomphe quelquefois de son art.

Notre propre folie nous fait souvent accuser les Astres , qui nous veulent plus de bien que nous-mêmes. Chacun est mécontent de son sort, & le préjugé nous grossit de faux biens, pour que nous ayons sujet de verser des larmes.

Le cœur ne peut être oisif , il se laisse conduire par une lucur incer-

* *Possidonius* , qui lorsque *Pompée* l'alla trouver dans une maladie violente , s'écria : que malgré la fureur de ses tourmens, il n'avoueroit jamais, que la douleur fut un mal. V. *Suetone* dans la vie de *Tibère*.

taine vers son bonheur ; quand il ne trouve pas des biens véritables , comme un enfant , il s'amuse de bagatelles & de poupées.

Le feu de nos passions nous éclaire comme la sombre lueur d'un flambeau , qui confond le cristal avec le diamant : mais la sagesse , semblable aux rayons du Soleil , trahit les moindres taches dans les objets , & en découvre les beautés les plus secrètes.

C'est elle qui ouvre notre esprit , elle pénètre l'intérieur des choses , & nous apprend à régler notre choix sur des connoissances certaines. Elle nous fait trouver au dedans de nous-mêmes la tranquillité & le plaisir , elle tire de notre fond des trésors inépuisables qui ne nous abandonnent jamais , & que le dégoût n'avilit point.

Placés au haut del'Olympe, nous verrions la grandeur des Hommes s'anéantir , des châteaux superbes nous paroïtroient des cabannes, & des

des armées nombreuses , comme des légions de fourmis , qui combattent pour un brin de paille avec une animosité risible.

Tel est le Sage , qui regarde les Hommes avec une tranquillité inaltérable , & rit de leurs mouvemens empressés , quand il les voit en foule se disputer une place , & se traverser pour des bagatelles qui ne sçauroient les rendre heureux.

C'est pour nous fuir nous-mêmes , que nous cherchons le tumulte ; le bruit du monde ne sert qu'à nous distraire. Pourquoi ce GREC pénétra-t-il jusqu'au fleuve de MULTAN ? Il craignoit de se connoître , & de se haïr , dès qu'il se seroit connu. *

Celui qui est touché par l'amour de la Vérité , entre dans des mondes supérieurs ; il se

* Alexandre le Grand que l'inquiétude porta jusqu'à l'extrémité de l'Asie , pour étouffer dans le tumulte des armes , & sous les acclamations flatteuses des triomphes , la voix de la conscience & les reflexions désagréables.

nourrit de connoissance comme les Anges. Les attrait de la Vérité croissent à mesure qu'on s'en approche , le désir augmente par la jouissance , & on la possède , dès qu'on la recherche.

Toi , dont l'esprit pénétrant & solide embrasse d'un regard perçant la sphère de plusieurs Sciences ; tu trouves dans ton Ame une source intarissable de plaisirs , que les richesses ne sauroient ni procurer , ni payer.

Tantôt , sur les traces de NEWTON , tu entres dans les secrets de la Nature , où te conduit la lumière du calcul. O Géométrie , frein de l'imagination ! nous n'errons jamais sous tes auspices , en t'abandonnant nous nous égareons toujours.

Tantôt ouvrant cette admirable machine , ce chef-d'œuvre de la Nature , mû par ses propres ressorts , tu vois le mouvement intérieur du cœur , tu aprends ses variations , comment il se précipite , se retarde & s'use à la fin.

Tantôt tu voles , où la Parque
 menace : semblable aux Frères
 D'HELENE , dans le fort. de la
 tempête , tu te montres au mi-
 lieu du danger le plus pressant ;
 ton regard rassure le Malade affoi-
 bli , son sang se calme , & l'es-
 poir lui revient avec toi.

Tantôt Flore t'appelle dans ces
 prairies , où mille fleurs couver-
 tes de rosée t'invitent , & atten-
 dent tes regards ; même sur les
 cimes glacées des Alpes tu trou-
 ves sous la neige un jardin émaillé.

Pour moi , à qui la fortune re-
 fusa des aîles pour m'élever , je
 me placerai au bas du Pinde : là
 errant dans les Bois je chercherai
 des sons harmonieux , qui puis-
 sent t'amuser.

Oh ! si avec le même génie ,
 qu'on admire dans Virgile , je
 pouvois chanter pour la posté-
 rité une Ode immortelle , vous
 seriez , toi & STÆHELIN jusqu'à
 la fin des Siècles , le modèle d'u-
 ne véritable amitié.

S ij



O D E

SUR L'INAUGURATION

D E

L'UNIVERSITÉ DE GOETTINGUEN.

QUEL mouvement s'élève dans mon cœur ! est-ce admiration ? est-ce plaisir ? doux transports des Muses tranquilles , n'est-ce pas vous qui m'agitez ? Ce n'est ni le son bruyant des trompettes qui m'anime , ni la fureur fatale d'une victoire ; bonheur , qui fait tant de malheureux ! non , une joie plus pure me touche , un jour sans tache , qui comme le soleil , est plus riche en bienfaits qu'en pompe.

Que vois-je ? une douce clarté , qui éclaire un pais ténébreux. O VERITE' , Fille du Ciel , tes traces , qui annoncent le bonheur

des peuples , te trahissent ; tes raïons puissans dissipent les ombres , que le tems & les préjugés avoient affermies. Tu renouvelles les Ames mêmes ! O Beauté , ornée pour l'esprit , un cœur frappé de ta lumière victorieuse , ne peut s'attacher à un bien moins sublime que toi.

Quelle est la suite qui t'accompagne , & sur lesquelles tes regards tombent par préférence ? Cette voïe rayonnante , qui la conduit , unit le Ciel à la Terre. La chaste beauté de leurs traits , leurs jeux instructifs & leur douce satisfaction . . . O M U S E S , je vous reconnois , ne nous quittez point , aimez la résidence qu'on vous prépare , montrez - vous ici telles que vous vit Athènes , qui devint l'Ecole de l'Univers.

Elles s'arrêtent. L'une cherche le silence , & réveille les doux sons de sa lyre ; elle joïe , & la volonté soumise oublie la fureur

des passions. La prudente Muse de L'HISTOIRE montre à notre vuë trop bornée l'avenir dans le passé. Une troisième , avec une profonde application , sonde dans le dernier éloignement , au de-là de tous les Astres , l'Océan inépuisable de la DIVINITÉ.

Je me trouble ; je vois un avenir sans bornes ! la Postérité vient célébrer cette Fête. Je vois une lumière , qui emprunte son éclat de cette journée , je la vois éclairer nos derniers Neveux. Un Esprit , qui n'est pas encore mûr pour l'existence , est dès aujourd'hui destiné à sa grandeur future ; Son sort est lié à ce grand jour , que nous célébrons. C'est ainsi que dans la fondation d'Athènes l'esprit transcendant de PLATON existoit , inconnu encore , mais déterminé.

Oùï , la gloire des MUSES fleurit , où la Sagesse est mise à sa juste valeur. C'est ici où une Scien-

ODE SUR L'INAUGURATION. 115

ce solide est estimée, où le génie est dignement récompensé. La Générosité, la Mère des illustres exemples, assure cet azile contre le timide esclavage de l'indigence. Ici les premières heures du jour, si précieuses aux grands Génies, & trop nobles pour des soins ordinaires, seront employées au culte de la vérité.

MUSES, annoncez votre Protecteur à la Postérité; dites, lorsque le Marbre même sera usé, dites, ce que vous voyez, c'est GEORGE qui le fit. O Princes ! parmi des millions d'hommes, DIEU n'en choisit qu'un pour le couronner, & pour lui confier la destinée des peuples. Profitez du modèle qui vous est proposé ; Dieu lui a remis sa puissance, pour qu'il soit l'instrument de sa bonté.

Mais MUSES ! gardez le silence sur l'Angleterre, patrie la plus digne d'un Héros ; ne publiez

ODE SUR L'INAUGURATION. 217

vigueur assurée les obstacles qui s'oposent au bien public ; c'est par bonté qu'il aime les grandes actions , & il n'est touché du grand , que lorsqu'il est salutaire. Un Fleuve se précipitoit avec fureur dans les vallons ; la Nature a laissé des défauts sur la terre , pour exercer la sagesse des Princes. Il dit , & les Montagnes s'affaissent , les ondes tranquilles coulent à travers les rochers , qui fuyent à ses ordres. *

Il jette ses regards bienfaisans au-delà du vieux monde , & digne de commander à l'un & à l'autre , il fait la félicité d'une Terre nouvelle. † Chaque forêt devient une ville ; un Peuple barbare commence à connoître le nom de la vertu , & le prix des bonnes mœurs. Il apprend à devenir vertueux & heureux , & célèbre le bonheur de l'autre Hémisphère , qui possède ce Père commun de ses sujets.

T

* L'Ecluse de *Hammeln* , qui a rendu la *Wéser* plus navigable.

† La *Georgie*.

218 ODE SUR L'INAUGURATION.

SEIGNEUR ! ton Génie étendu,
 qui veille pour le salut de tant
 d'Etats , donne aussi des preuves
 de ta bonté aux MUSES timides ,
 & rend ce jour célèbre pour nous
 & pour la postérité. Les Habitans
 des bords de la Leine tranquille ;
 voient aujourd'hui une Fête ex-
 traordinaire ; une Fête , que per-
 sonne n'a vue & que personne ne
 verra jamais ; parmi tant de Peu-
 ples , il n'y a personne qui ne sou-
 haite d'ajouter de ses jours à ta
 vie , pour te conserver à ses enfans.

O MUSES , qui peut dignement
 le chanter ! célébrez vous-mêmes
 le Fondateur de votre repos : don-
 nez à quelque Génie sublime les
 aîles de MARON & mon zèle.
 MELPOMENE ! ne loue encore
 que les tems tranquilles , où le Hé-
 ros se montre en Père ; mais bientôt,
 provoqué à la guerre , GEORGES
 remplira la terre & la mer de ses
 victoires ; CALLIOPE ! ce sera à
 vous à les chanter.



FRAGMENT D'UNE ODE

*SUR L'ÉTERNITÉ.**

SOMBRES Forêts ! où la lumière ne pénétra jamais à travers l'ombrage des Sapins , où chaque bocage nous peint la nuit du tombeau : Vieux rochers ! où égarés dans les buissons , les oiseaux solitaires font entendre leurs tristes concerts : Ruisseaux ! qui coulez lentement par ces Côteaux arides , & versez vos ondes languissantes dans des marais sans culture : Plaines stériles ; Vallons pleins d'horreur ! puissiez - vous me peindre les couleurs de la mort ! Entretenez ma douleur

T ij

- * Il ne faut pas se scandaliser de quelques expressions qui semblent contraires à l'immortalité de l'Ame ; tout le commencement de cette Ode ne renferme que des objections , auxquelles M. de HALLER auroit répondu , s'il avoit eû le tems d'achever la Pièce.

par une froide terreur , & par une
noire mélancolie ; que je trouve
en vous une image de l'éternité !

Mon Ami est mort ; son ombre vole encore autour de mon imagination égarée ; je crois voir son image , je crois entendre sa voix : Mais dans ces lieux effraïans , d'où le retour est fermé à jamais , l'Éternité le retient entre ses bras invincibles. Aucun rayon de l'avenir ne troubloit son repos , encore aujourd'hui il étoit occupé à regarder le spectacle du monde , l'heure sonne , le rideau tombe , & tout ce qu'il voyoit exister retombe pour lui dans le néant. La nuit obscure qui couvre le séjour vuide des Esprits , l'environne de ses ombres terribles ; il ne lui reste que le désir des sensations dont il avoit joui.

Et moi ? suis-je d'un ordre plus élevé ? Non , je suis ce qu'il étoit , je deviendrai ce qu'il est devenu ; mon Matin a pas-

fé , & le Midi s'approche avec rapidité ; & peut-être , avant que le Soir arrive , une Nuit précipitée , qu'aucun espoir d'un nouveau Matin n'adoucirait , fermera mes yeux pour jamais.

Océan terrible de la sévère éternité ! source ancienne des mondes & des tems ! insatiable Tombeau des tems & des mondes ! Théâtre perpétuel du présent ! de la cendre du passé , tu produis les germes de l'avenir.

INFINITÉ ! qui peut te mesurer ? pour toi la durée d'un monde n'est qu'un jour , & la vie des Hommes qu'un instant. Peut-être mille Soleils ont-ils précédés le nôtre , & mille autres le suivront. Semblable à une horloge mue par ses poids , un Soleil se meut par la puissance de Dieu : Son mouvement s'achève , un autre succède à sa place & frappe ; Tu restes , & tu ne les comptes point.

La Majesté tranquille des Af-

tres , fixés pour nous conduire
 passe devant toi , comme l'her-
 be se fane dans les chaleurs brû-
 lantes de l'Eté ; l'Ourse & l'E-
 toile du Pole sont comme des
 roses , qui jeunes au midi , se
 flétrissent avant le soir.

Lorsque l'Etre encore nouveau
 combattoit avec le Cahos , &
 que le monde à peine mûr s'é-
 lança du fond de l'abîme , avant
 que les corps eussent appris les
 loix de la pesanteur , avant que
 les premiers raïons de la lumiè-
 re se répandissent sur la nuit du
 néant , tu étois aussi éloignée
 de ta source que tu l'es aujour-
 d'hui. Lorsqu'un second néant
 aura englouti ce monde ; lors-
 que de ce vaste Univers il ne
 restera que l'espace ; lorsque des
 nouveaux Cieux , où brilleront
 des Etoiles différentes des nôtres,
 auront fini leur carrière ; tu se-
 ras également jeune , également
 éloignée de ta fin , éternellement
 future comme aujourd'hui.

Le vol rapide des pensées , au prix desquelles le tems , le son , le vent & la lumière même n'ont que peu de vitesse , ne sçauroit t'atteindre ; il se fatigue à chercher tes bornes. J'amasse des nombres immenses , j'entasse des millions , j'ajoute tems sur tems , mondes sur mondes , & quand de cette hauteur effrayante je tourne sur toi mes regards tremblans , cet amas de nombres multipliés sans cesse par de nouveaux millions , ne fait pas la moindre partie de ta grandeur ; je les soustrais , & je te retrouve toute entière.

GRAND DIEU ! tu es seul la source de tout ; tu es le Soleil , qui mesure ces Tems immenses ; tu existes dans une force toujours égale , & dans un midi éternel ; tu ne t'es point levé , & tu ne te coucheras jamais ; l'Eternité est un seul de tes instans. Si ta puissance inaltérable pouvoit s'affoiblir , bientôt tout

224 FRAGMENT D'UNE ODE

le système des Etres , le Temps & l'Eternité , seroient engloutis dans l'abîme profond d'un néant universel , comme une goutte d'eau se perd dans l'Océan.

ETRE infiniment grand ! qu'est-ce que l'Homme , qui ose se mesurer avec toi ? un vermicelle , un grain de sable dans cet Univers. Le monde même , comparé avec toi , n'est qu'un point. A peine sorti du néant , je n'existe que depuis hier , & demain la moitié de mon Etre retombera dans le néant. Ma vie passe comme un songe du midi , comment me flatterois-je d'égaler la tienne ?

Je n'existe , ni par ma puissance ni par ma volonté ; c'est ta parole , qui me forma d'un Etre qui m'étoit étranger. Je fus d'abord une plante inconnue à elle-même ; incapable de desirs. Je fus long-tems un animal , dans le tems même que je devois être

être un homme. Les beautés de l'Univers ne me frapportoient point, une membrane fermoit mes oreilles, & une cataracte mes yeux; mes pensées n'alloient pas au-delà des sensations, & mes connoissances se bornoient à la douleur, à la faim, & aux maillots. Un peu de terre & de lait se joignirent à ce ver; un mouvement intérieur commença à étendre pour mon usage les nerfs engourdis; par des chutes fréquentes mes pieds apprirent à marcher; ma langue prit assez de force pour bégayer, & mon esprit s'accrût avec le corps. Semblable aux mouches, qui animées par la chaleur, & à moitié vers encore; essayent de voler; mon esprit éprouva ses forces nouvelles. Je regardai tous les objets comme des merveilles étrangères; je m'enrichis chaque jour de quelque connoissance; j'appris à renvoyer mes pensées vers le passé, & à anticiper sur l'avenir; je mesurai, je calculai,

je comparai , je choisis , j'aimai ,
j'abhorrai , j'errai , je dormis ,
& je devins enfin un homme.

Déjà mon corps commence à
sentir l'approche du néant ; le
fardeau d'une longue vie accable
mes membres fatigués ; la joie
m'abandonne , & fuit sur ses aî-
les légères vers la jeunesse badi-
ne. Un dégoût qui s'augmente
tous les jours , diminue pour moi
l'attrait de la lumière , & répand
sur l'Univers une ombre qui m'ô-
te toute espérance ; je sens mon
esprit s'affoiblir à chaque ligne ,
& il ne me reste d'autre instinct
que celui du repos.

F I N.

66122

T A B L E

. D E S P I E C E S .

I.	Les Alpes ,	Page 1
	{ Essai sur l'origine du mal ,	
II.	{ <i>Chant Premier ,</i>	<i>36</i>
	{ <i>Chant second ,</i>	<i>46</i>
	{ <i>Chant troisième.</i>	<i>60</i>
III.	Le Matin ,	<i>77</i>
IV.	Le désir de revoir sa Patrie ,	<i>80</i>
V.	La Gloire ,	<i>83</i>
VI.	La Vertu ,	<i>96</i>
VII.	Doris ,	<i>99</i>
VIII.	Satyre ,	<i>106</i>
IX.	L'Homme du Siècle ,	<i>125</i>
X.	Epître à M. Stæhelin , <i>sur la</i>	
	<i>Raison , la Superstition &</i>	
	<i>l'Incrédulité.</i>	<i>136</i>

XI. Epître à M. Stæhelin , *sur la*
fausseté des vertus humai-
nés , 163

XII. Ode sur la Mort de Mariane ,
185

XIII. Epître à M. Bodmer , *sur le*
même sujet , 192

XIV. Epître à M. Gesner , 205

XV. Ode sur l'Inauguration de
l'Université de Goettinguen ,
212

XVI. Fragment d'une Ode sur
l'Eternité , 219

Fin de la Table.



1#5





BIBLIOT

SCAFFA

PLUTE

N.º CA